Newberry Library, Chicago

DE LA SOVVE-RAINETE' DES ROYS.

POEME EPIQVE,

Diuiſé en trois Liures.

A LA REINE, MERE DV ROY, REGENTE en France.

Querimonia, ſuper acerbo Henrici Magni funere.

Elegiaco carmine expreſſa.

M. DC. X.

Case
F
39
.326
1610712

THE NEWBERRY
LIBRARY

82-M04

A LA REINE, MERE DV ROY, REGENTE *en France.*

MADAME,

Le fils de Crœsus desnoüa sa langue, & receut l'vsage de la parole, par l'excés de l'apprehension qu'il eut, de voir desja le bras leué, de celuy qui alloit frapper le Roy son pere, & tout effrayé s'escria, C'est le Roy, ne le tués pas. Mais de malheur, ie prens la parole apres le coup donné, & romps mon silence perpetuel, pour la douleur d'auoir veu miserablement assassiner nostre Roy, le pere commun de toute la France: criant

hautement, tout eſperdu que ie ſuis, qu'on l'a malheureuſement tué; que c'eſt vne choſe horrible & vn deteſtable ſacrilege, de tuer les Rois, & que leurs perſonnes ſont ſacrées & inuiolables, deuant Dieu & deuãt les hommes. Voilà doncques, MADAME, l'effect de ce violent effort, ce que mon tranſport m'a fait faire, & ce que le deuoir & la douleur ont tiré de moy. Or dans ce diſcours, ie n'ay peu me tenir, que ie n'aye vn peu laiſſé prendre l'air à ma iuſte paſſion, que ie n'aye ſuiuy & preſſé mes raiſons, & que ie n'aye attaqué comme de viue force, les arguments illuſoires qu'on a de couſtume d'apporter au contraire. Et s'il m'eſt eſchappé quelques poinctes vn peu hardies, contre les auteurs de cette opinion, quels qu'ils ſoient, car ie ſuy la choſe ſeulement, & ne touche point aux perſonnes; ie dy certes, que les effets

qu'ils ont rendus, ſont ſans compa-raiſon plus cruels & plus ſanglans, que ne ſont pas mes paroles. Et ſi nous nous abandonnons ainſi, & que nous n'oſions ſeulement mettre la main à noſtre mal, nous ne ſommes pas preſts de nous voir deliurés de nos longues miſeres: & pourroit bien eſtre vne prudence domma-geable, & de perilleuſe conſequence. La playe ſaigne encore, & ſaignera, le ſang eſt tout chaut encore, qui crie vengeance au Ciel, il eſt donc que encore temps de ſe tourmenter & de ſe debattre. Et bien, nous aurons eſté battus, faut-il qu'au lieu de nous en reſſentir, nous n'oſiõs ſeulement dire qu'on nous a battus, de crainte que l'on ne nous batte encore? qui eſt vne menace ordinaire qu'on fait à des enfans. Non, non, bon ſang ne peut mentir, ie n'ay peu me dédire de ce commun & na-

turel reſſentiment, voyant icy toutes les loix diuines & humaines enfraintes,& tout à la fois:& feray touſjours gloire, d'eſtre reconnu pour fidelle ſeruiteur de Dieu,& des puiſſances qu'il a eſtabliesſur la terre,qui viennent immediatement de luy,& qui releuent ſouuerainement & vniquement de ſa couronne. Et ie croy fermement, que qui ne reuere & ne reſpecte les Roys & les Potentats, les plus viues images de Dieu, entre toutes celles qui nous le repreſentent, eux qu'on voit tous les iours,qui ſont hommes, & qui conuerſent auecques les hommes; qu'il eſt du tout impoſſible, que celuy là reuere ou reſpecte Dieu, le vray modelle des Roys & des hommes, Dieu qu'il ne vit iamais, & qui n'habite auecques nous que par ſa grace & par ſes ſacrements ſeulement. C'eſt vne conſequence que S. Iean a tirée

ſur le ſuget de la charité & de l'amour du prochain, & peux bien en vſer apres luy, en cette occaſion, où la charité eſt offenſée plus qu'en choſe du monde: comme eſtant la ruine de toutes les vertus, & le ſcandale de toutes les bonnes mœurs. Qui fait, MADAME, que ie voüe à V. M. ce diſcours, que i'oppoſe formellement à ce grand deſordre, comme ma confeſſion de foy en matiere d'Eſtat, ſi i'oſe dire ainſi, & que tout bon Catholique & bon François, ſignera de ſon ſang auecques moy. Ainſi que mon cœur & mon ſang le ſignent les premiers, proteſtans auec l'office de ma plume, de leur deuoir & de leur fidelité, & conuiants tout le monde à vne ſemblable affection, & à vne pareille creance. Et particulierement ie vous le dedie, MADAME, pour la ſouuenance immortelle du fauorable accueil, que i'ay ſouuent

eu l'honneur de receuoir du Roy deffunt, & de V. M. auſſi, MADAME: ce qui m'oblige eternellemẽt de me dire & de me reconoiſtre par tout, en voſtre perſonne, qui repreſente maintenant tous les deux,

MADAME,

De V. M. le treſ-humble, treſ-fidelle & treſ-obeiſſant ſeruiteur & ſuget, P. DE NANCEL, Conſeiller du Roy, & Subſtitut de Monſieur le Procureur General.

SVR LE TOMBEAV, *que toute la France dresse à la memoire du* ROY HENRI LE GRAND.

SONNET.

L'Estranger. *Le François.*

L'Est. D'Où viẽt Fráçois, qu'ensemble, ainsi tu te lamẽtes,
Et que tãt de Grandeurs tu nous vas descriuant?
A ton dire, ton Prince est vn grand Dieu viuant,
Mais, cõme d'vn pur homme, icy tu te tourmentes.
Or s'il est Dieu, pourquoy ces douleurs vehemẽtes?
Ton deuil l'offensera dans le Ciel arriuant:
S'il est homme, pourquoy de vœux le poursuiuant,
Cõme vn grand Dieu, fais-tu qu'ainsi tu te demen-
Donque s'il est vn Dieu, cesse de le plorer, (tes?)
S'il n'est qu'homme mortel, cesse de l'adorer,
Et quitte là, François, tes honneurs & tes larmes.
Le Fr. Au contraire, Estranger, ie ne cesseray pas:
S'il est Dieu, ie luy doy ces Hymnes & ces Carmes,
S'il est homme, ie doy ces pleurs à son trespas.

DE LA SOVVERAINETE' DES ROIS.

LIVRE PREMIER.

EVneſte viſion, mais plus funeſte augure,
De nos maux auenus la plus viue figure!
Tu diſois vray, Baſine, & cette viſion
N'eſt pas l'œuure d'vn ſonge, ou d'vn veu illu-
Noſtre ſiecle de fer eſt meſme ſon complice, (ſion.)
Y trauaille, y prend part, veut qu'elle s'accompliſſe:
Et pour en voir pluſtoſt le deſſein tout parfait,
Haſte l'euenement, & ſegonde l'effet.
Tu dis, mais il eſt vray, car noſtre experience,
La maiſtreſſe des arts, fait foy de ta ſcience:
Tu dis que ce prodige, où tu fis voir au Roy,
Par ton art euoquez, ton art tout plein d'effroy,
Maints petits animaux, ton deteſtable ouurage,
Qui s'entrecouroient ſus, de fureur & de rage,
Qui ſe mangeoient l'vn l'autre, ennemis de la paix,
Et qui deſſus le champ alloient naiſſant eſpais:
Tu dis que ce prodige, eſtoit la prophetie,
Qui ſous les noirs replis de ſon voile obſcurcie,
Cachoit de poinct en poinct l'hiſtoire de nos iours,
Et les maux déplorés qui maintenant ont cours.
Que ce vilain amas de ces petites beſtes,

Conceuoit le malheur qui pend deſſus nos teſtes:
Et qu'il ſignifioit, vn peuple abandonné,
Sans vertu, ſans honneur, à tout vice adonné,
Laſche, tumultueux, ſcandaleux, homicide,
Seditieux, volage, impiteux & perfide:
Et ſur tout qui n'ayant vergongne, ny pudeur,
Courant à l'appetit d'vne brutale ardeur,
Tout plein d'irreuerence enuers ſon Prince meſme,
Mettroit deſſous le pié l'autorité ſupreſme:
Et déniant aux Rois l'honneur qui leur eſt deu,
Perdroit le ſainct reſpect des ſugets attendu.
Que cela menaçoit la derniere lignée,
A qui la France eſtoit en partage aſſignée,
Meſme ſous le declin des hommes & du temps,
Enſemble de malice à l'enuy combattans.
Que ton art eſt certain, & que ta coniecture
Qui predit de nos maux la tragique auenture,
A l'œil & ſeur & ferme, & que certainement
Tu vois dans le futur & dans l'euenement!
Pourquoy dis-tu ſi vray? quoy, les cauſes ſegondes
Sont-elles doncques ainſi ſtables, ou vagabondes,
Au gré de ta parole, au mouuoir de tes yeux?
Quoy! te rends tu ſugets les deſtins & les cieux?
Et puiſque tu l'as dit, eſt-ce choſe forcée?
La France ne peut-elle en eſtre diſpenſée?
Tu l'as dit, il le faut, ta France t'obeiſt,
A toy morte, auſſi bien que, viuante, elle feiſt.
Non, tu n'impoſes point ny force, ny contrainte,
Et tu n'obliges pas d'vne ſi ferme eſtreinte
La fortune à ta loy, que la France iamais
N'ait à s'en departir, ſi tu ne le permets.
Tu le ſçais ſeulement, ô puiſſante Deuine,

Par le congé du Ciel, & par la loy diuine;
Non qu'il deuſt arriuer par ce que tu l'as dit,
Mais ayant à venir, ainſi tu l'as predit.
Mais il eſt auenu, le Ciel inexorable
A permis, que ſur nous ce malheur deplorable
Vint fondre à l'impourueuë, & que le fier Deſtin
Nous perdiſt tout d'vn coup, & du ſoir au matin.
En cueillant comme en verd, la plus belle eſperance
Dont la France iamais creut auoir aſſeurance,
Et dont elle tenoit les arres en la main,
Vn iour, pleine de ioye, & triſte au l'endemain.
Ce furieux meſpris des puiſſances ſacrées,
Les perſonnes des Rois laſchement maſſacrées,
L'effroyable desbord de nos mauuaiſes mœurs,
Le deſordre fatal de toutes nos humeurs,
Les diſcours inſolents des ames factieuſes,
Des cerueaux éuentez les plumes captieuſes,
L'erreur, la perfidie; en fin tout ce qu'vn tas
De broüillons, coniurez contre les potentats,
Contre les Rois ſacrés de l'huile d'allegreſſe,
Et ſous l'autorité de la dextre maiſtreſſe
Du grand Dieu, qui ſur eux prend plaiſir d'abreger
ſa puiſſance ſupreſme, afin de l'y loger:
Tout cela, di-ie, tout, ſous vne maſſe enorme,
Cette horreur nous eſcloſt de ce Monſtre difforme,
Qui ne ſe prend qu'aux yeux, qui n'aſſaut que le chef,
Et ne ſe paiſt d'vn bas ny d'vn petit meſchef.
Ainſi que tu l'as dit, la France eſt auortée,
A la honte du ciel, d'vne humaine portée,
Qui n'eut onc rien d'humain, ny d'homme, que le front,
Mais qui cachoit, traiſtreſſe, vne Furie au fond.
Cette Beſte ſi toſt n'a marché ſur la terre,

Qu'elle s'eſt declarée, a denoncé la guerre
A toutes les vertus, à l'honneur, au deuoir:
Mais en vouloit ſur tout au ſouuerain pouuoir,
Des Princes & des Rois, des Magiſtrats publiques:
Comme eſtans plus que tous, les viuantes reliques,
Les monumens parlans de toutes les vertus,
Et dont par eminence ils ſe voient reueſtus.
Et d'abondant encore ell' eſtoit en cruelle,
De ce qu'elle ſçauoit, ſi toſt que la nouuelle
De ſes crimes ſans nombre, au iour apparoiſtroit,
Que ſoudain leur iuſtice en terre l'abbatroit:
Car il eſt tout certain, que du crime & du vice,
L'ennemy capital, c'eſt la ſeule iuſtice:
Le feu ne craint tant l'eau, ny l'ombre, la clarté,
Ny les brebis, le loup hors du bois eſcarté.
Partant elle reſout, voulant perdre la race
Des Rois & des vertus, d'en effacer la trace,
Et d'aller attaquer les plus illuſtres Rois,
Qui iamais aient regné ſur le peuple Gaulois:
Rois, ouy, doublement Rois, d'vne double couronne,
Qui leur Auguſte chef par deux fois enuironne.
Mais ſon felon courage & fierement cruel,
Deſdaigne vn moindre obget, vn plus petit duel,
Veut deux Rois en vn Roy, deux hommes en vn homme,
Et que ſa fiere main cruellement aſſomme,
En deux coups, quatre Rois, ou pluſtoſt, que ſes mains
Terracent en deux coups deux millions d'humains.
Ainſi que Caligule, horreur de la Nature,
Monſtre d'homme inhumain, iouët de l'auenture,
Qui n'alloit ſouhaittant qu'vn chef à l'vniuers,
Afin de le pouuoir abbatre d'vn reuers.
Ce Monſtre ne voulut demeurer ſans Engeance:

Si toſt qu'il eut franchi les bornes de l'enfance,
Son ſemblable il chercha, voulut s'apparier
D'vn Monſtre ſon ſemblable, & puis s'y marier,
Afin, ſous cet Hymen, de rendre prouignée
Sa feconde vertu, d'vne horrible lignée:
Hymen, dont les Demons ſont les Entremetteurs,
La Rage & le Diſcord les principaux auteurs.
Elle s'accouple doncque auec ce Monſtre infame,
Qui de mary luy ſert, elle luy ſert de femme:
Ainſi s'en alloient-ils en leurs vœux triomfant,
Et de leur alliance eſt ſorty maint enfant.
Il ſe nomme Deſdain, que Rancune manie,
Elle, pire que luy, ſe nomme Felonnie:
Qui ſecoüant le ioug du droict & de l'honneur,
Ne hait rien icy bas, plus que ſon Gouuerneur,
Que ſon Roy, que ſon Prince, & que toute puiſſance
Qui veut de ſon deuoir tirer obeiſſance,
Sans ceſſe eſt refractaire, & touſiours murmurant,
Et touſiours, à l'autruy, ſon vouloir meſurant.
Leur famille eſt fort grande, & pullule ſans ceſſe:
Tout ainſi que l'on voit dans vne mare eſpeſſe,
Groüiller deçà, delà, mille petits crapaux,
Mille grenoüillons vers, mille lourds animaux,
Que l'on void bouillonner, fremir & ſe debattre,
Et ſourdre ſous les yeux, trois à trois, quatre à quatres
Qui marche tout entier, qui n'a qu'vn demy corps,
Encor participant des viuants & des morts:
Tout remuë à la fois, tout à la fois s'anime;
Qui n'a l'œil vif & clair, tout à la fois eſtime
Voir vne terre viſue, ou du ſable mouuant,
Le viuant eſtre mort, le mort eſtre viuant.
Mais entre leurs enfans qu'on connoiſt à la mine,

Qui marchent parmy nous, ainſi qu'vne vermine,
La marque la plus ſeure, eſt d'vn ſoin diligent,
Noter tous ces Brillants, cerueaux de vif argent:
Qui brouillent ſans repos, & qui ſur tout commentent,
Qui les petits deffauts, en leurs Princes, augmentent,
Qui, d'eux meſmes, ſe font & iuges & teſmoins,
Qui plus vous les ſerrés & vous les tenés moins,
Qui gliſſent en parlant, en eſcriuant eſchappent,
Vous penſés les tenir, eux meſmes vous attrappent:
Comme Poulpes marins, qui de leurs bras hideux
Empoignent leur Chaſſeur qui trop s'approche d'eux.
Et ſemblent ces oiſeaux qu'on porte à la pipée,
Qui cageolent, captifs, & dont eſt attrapée
La ſimpleſſe peu caute & la credulité
Des autres, qui ſuiuoient leur infidelité.
Mais leurs freres aiſnés, les plus grands, les plus braues,
Et qui font les grands coups & les deſſeins plus graues,
Ce ſont les Rauaillacs, les Clements, les Chaſtels,
Par qui, ſous le pretexte & de nos ſaincts Autels,
Et d'vne pieté d'vn faux maſque voilée,
Seule la pieté ſe treuue violée:
Penſans monter en haut, ils deſcendent en bas,
Et courans à la vie, ils treuuent le treſpas.
O voile infortuné! maudite couuerture,
Nuë obſcure, vaine ſur, on connoiſt ta Nature,
On ſçait que tu n'es rien, qu'vn voile tranſparent:
On void deſſous tapy, le mal tout apparent,
Il force ton obſtacle, & reſſort en lumiere,
Des tenebres couuert de ſa laideur premiere;
Vn rayon qui, brillant, de la verité part,
Ce nuage ondoiant perce de part en part.
Et bien, qu'y gaignez vous, ô vous ames damnées,

Qui rendez

Qui rendés des Demons les fureurs eſtonnées,
De l'audace execrable & des ames de fer,
Dont vous contre-carrez toutes celles d'Enfer:
Et bien, qu'y gaignez vous, ſous ce pretexte horrible
Exerçans des effects, dignes du feu terrible
Qui bruſle inceſſamment, qui iamais ne s'eſteint,
Que vous penſés fuir, mais qui toſt vous r'atteint:
Et bien qu'y gaignez vous, au bout de l'entrepriſe,
Qu'en long temps meditant, en fin auez appriſe,
Eſtude ſur eſtude, eſſay deſſus eſſay,
Vn delay prenant ore, ore vn autre delay;
Rien, vous n'y gaignez rien; ſauf, que pour vne faute,
Dont pourtant aux enfers n'en eſt point de plus haute,
Sinon celle que fiſt le grand Ange Apoſtat,
Qui n'eſtant pas content de ſon premier Eſtat,
Le plus grand apres Dieu, l'aiſné des Creatures,
Changea ſa grande gloire en ſes peines futures:
Sauf, que pour vn peché, vous en commettez deux,
L'homme & Dieu deſtruiſant d'vn coup trop haſardeux.
L'vn, entant qu'en vous eſt deſtruiſant ſon image,
Deſſous laquelle il veut que l'on luy rende hommage,
Et celle qui çà bas le repreſente plus;
L'autre, de ſang humain rendant vos doigts pollus.
Dauantage, celuy qui prend vn faux preteſte,
Ou d'vne œuure pieuſe, ou du vouloir celeſte;
Et qui, comme à couuert ſous ce viſage faux,
Dont il trahiſt le ſimple, & trompe les plus cauts,
Va, meſchant & ruſé, ce grand crime commettre,
Et parmy nous, ainſi, penſe à l'abry ſe mettre,
Qu'il ne ſe trompe pas ſous ce voile commun,
Car il peche deux fois, fait deux pechez pour vn.
Il commet le peché qu'il fait à l'heure meſme,

Violant, outrageux, l'honneur du Diadesme,
Foulant aux piés le sceptre, & ses yeux aueuglant,
Pour ne voir son peché, d'vn poignard tout sanglant
Cherchant la vie au cœur, en quitant d'autres vies,
Viuent d'vn doux lien librement asseruies;
Cherchant la vie au cœur, qu'il voyoit inspirer
Ceux qui depuis sa mort ne peuuent adspirer,
Sinon en souspirant, & de qui les parolles
Sont larmes & sanglots, & dont les ames, folles
De regrets & d'ennuis, ne cherchent reconfort,
Autre que celuy seul qu'on attend de la mort;
Cherchant la vie au cœur, où tant de cœurs esperent,
Au cœur, qui fait qu'icy toutes choses prosperent,
Au cœur, Roy de nos cœurs, & le cœur de nos Rois,
Qui doiuent succeder à l'Empire François;
Qui tous prendront de luy, comme d'vne fontaine,
Outre l'extraction de sa tige hautaine,
Le nombre des vertus dont estoit plein ce cœur,
Qui les animeront d'vne masle vigueur.
Mais outre ce grand crime, ouy, grand & detestable,
Non pas à l'Ennemy seulement souhaittable,
Qui toute barbarie & toute cruauté,
Surpasse de bien loin, en sa desloiauté;
Mais outre ce grand crime, ils vont pechant encore
Contre ce que toute ame en tout ce monde honore,
La pieté du Ciel, & des Religions,
Le Ciment qui maintient toutes les Regions.
Car, quoy, ce n'est pas peu l'abus des choses saincles,
Qui vont pressant nos cœurs de si douces contraintes,
Sous qui nostre ame coule, & va s'amolissant,
D'vne liqueur aimable en soy s'attendrissant.

Cet abus eſt peché, voire eſt vn ſacrilege,
Et que la qualité de la choſe rengrege,
S'en ſeruant pour vn mal, & pour meſchante fin:
Encor s'en faire croire, & d'vn orgueil mutin,
Se penſer le plus ſage, & que tout chacun erre,
Croit au vẽt, croit au monde, & qu'vn ſeul hõme enſerre
Les dons du Saint Eſprit, l'intelligence, & l'heur
De ſçauoir diſcerner des choſes la valeur.
Quand vne bonne fin fait deſtourner l'vſage
De la droite Raiſon, en vn autre viſage,
Comme qui fait ſemblant d'eſtre deuotieux,
Afin d'edifier de ſon voiſin les yeux,
Feignant d'auoir de Dieu l'ame toute ſaiſie;
C'eſt peché, mais pourtant ce n'eſt qu'hypocriſie,
Ce n'eſt qu'vn peché ſeul, & Dieu ſeul animant,
Qui n'eſt pas reſpecté, mais l'homme ſeulement.
Mais cet autre peché commis contre le Prince,
Plonge le glaiue au cœur de toute vne Prouince,
Meſle confuſément le diuin & l'humain,
Met par tout le deſordre, & d'vne meſme main.
Mais quoy! ce n'eſt pas tout, ce n'eſt pas tout peut eſtre;
Ce Monſtre dure encore, & ne fait que de naiſtre,
Ou s'il eſt deſia vieux, depuis vingt ou trente ans
Paroiſſent ſeulement ſes efforts plus conſtants.
Quoy! n'eſt-ce pas aſſez, deux de nos Rois y trempent?
Il faut donc arracher les racines qui rampent
De cet Arbre funeſte, & ces fiers reiettons,
Engeance de vipere, & d'enfer auortons.
Non qu'il faille pourtant exterminer les hommes,
Nous ſommes tous ſugets, tous, fideles nous ſommes,
Et deuons tout enſemble & l'eſtre & le ſembler:
Toutesfois qui pourroit s'empeſcher de trembler,

Si l'on faiſoit reueuë & recherche publique,
S'enquerant d'vn chacun où ſon eſprit s'applique,
Eſpiant ſa parolle, & ſurprenant ſes mots,
Et controllant treſtous ſes faicts & ſes propos?
Car quel œil penetrant, ou d'Aigle, ou de Lyncee,
Peut paſſer au dedans de la moindre penſee?
Vn cœur eſt double & fin, il a pluſieurs replis,
Qui, monſtrans l'vn, ſouuent de l'autre ſont remplis.
Et d'aller condamner vn homme ſur ſa mine,
Ou bien que ſur ſa robbe vn autre on extermine,
Ce n'eſt pas là le but de mon intention,
Et ne loüay iamais faueur ny paßion.
Celuy qui pechera, ſoit de bouche ou de plume,
Que contre luy tout ſeul le feu vangeur s'allume,
Les autres ſoient exempts & ne ſoient criminels,
Quelques delicts qu'ils ſoient, ils ſont tous perſonnels.
Mais deuant tout, faudroit proclamer la defenſe
De iamais diſputer, ſçauoir ſi c'eſt offenſe,
Ou ſi c'eſt meriter, que de tuer les Roix,
Qui nous vont maintenant ſous le frein de leurs loix:
Soit ſous condition de bons ou mauuais Princes,
Comme Peres regnants, ou chargeants leurs Prouinces,
Sous le pretexte faux de Roix ou de Tyrans,
Et mille autres diſcours nos eſprits martyrans.
Et que qui plus hagard, cette iuſte barriere
Oſera bien franchir, de la bruſque carriere
D'vne langue eſchappée, ou d'vne chaude main,
Qu'on ira tout à l'heure, ouy, qu'on ira ſoudain,
Arreſter tout ſus bout cet eſprit temeraire,
Auecque vne mort prompte & par ſus l'ordinaire:
Car qui ne veut ceder aux doux commandements,
C'eſt raiſon qu'il ſuccombe aux rigueurs des tourments.

En fin cela paſſant de couſtume, en Nature,
On n'y ſongera plus, &, ſuiuant la droiture,
Chaſcun plus doucement au bien tout animé,
Vomiſſant cet erreur de fiel enuenimé,
Ses Princes aimera, viura ſous leur tutele,
Auec ſimplicité, ſans ruſe ny cautele;
Sans ces mots ambigus, ces Oracles douteux,
Qui ne parlants que d'vn, ſongent touſiours à deux,
Eſchappent de penſée, & ſans doute ſe moquent,
Atteſtants l'Eternel, de celuy qu'ils inuoquent:
Qui tout ſimple qu'il eſt, veut la ſimplicité,
La candeur, la franchiſe, & la legalité.
Le Prince aura ſa part, voire la principale,
Car ſa puiſſance eſt ſeule, elle eſt ſans Corriuale,
Aura ſa part au bien, & ſi s'eſiouira
De voir fleurir la paix que ſon nom produira.
Son cœur dedans ſon ſein, d'vne ſegrette atteinte
Ne battra plus ſon flanc, d'vne mortelle crainte,
Il pourra dans le front ſes ſugets regarder,
Sans ſe deffier d'eux, ny ſe contregarder.
N'eſt-ce pas grand pitié, qu'vn pauure Prince, eſclaue
De ſes propres ſugets, ſoit ainſi qu'vne épaue,
Au premier conquerant, au premier qui le veut
Meurtrir & maſſacrer, ſi du Prince il ſe deut?
S'il pretend contre luy quelque mauuais meſnage,
Quelque pancarte neuue, vn impoſt qui l'outrage,
Quelque guerre entrepriſe, & dont on n'aura pas
Pris ſon ſage Conſeil, cela vaut ſon treſpas.
Où ſommes nous bon Dieu! quoi, noſtre ame affolée,
De quelque drogue forte eſt-elle enſorcelée,
En vertu de quelque herbe, ou de charmes puiſſants?
Auons nous tous perdus nos eſprits & nos ſens,

Au murmure inconnu de quelque enchantereſſe,
Qui ſi fort & nos cœurs & nos eſprits rebleſſe,
Qu'ainſi, pour nous punir d'vn rude chaſtiment,
Nous ſoions tous perclus de noſtre entendement?
N'eſt-ce pas grand pitié, qu'vn Prince ne regarde
Ses ſuiets qu'en tremblant, ne ſe fie en ſa garde;
Et qu'autant qu'il verra d'hommes à luy ſouſmis,
Qu'ils penſe, malheureux, voir autant d'ennemis?
Fremiſſe à tout abord, & que ſans ceſſe il ſonge,
S'il n'a point ſur ſon cœur quelque ſoin qui le ronge,
D'auoir faſché le peuple, ou de l'auoir greué,
Soit pour vente d'Offices, ou pour argent leué.
Qu'il redoute touſiours quelque laſche pratique,
Vne ſourdre menée, vn Iugement public,
Vn Arreſt, qui l'enuoie à la mort à l'inſtant,
Prononcé voirement, mais en executant.
Abbreuuons nos eſprits d'vne ſaine doctrine,
Parlons donc, mais parlons la main à la poictrine,
Reconnoiſſons en Dieu, mais auec verité,
Que veulent ces deux mots, Publique autorité?
Si nous mettons des Roix la vie en curatele,
Sous l'iniuſte rigueur d'vne authorité telle,
Et Vie & Roix, à Dieu, Sceptre & Couronne & Bien,
Quant à moy ie m'y perds, & n'y connois plus rien.
A la premiere ardeur d'vne orde populace,
Dont la main eſt de braiſe, & le cœur eſt de glace,
Qui de bonne heure fuit pour combattre deux foix,
Vous ne tenés plus rien, ny Royauté, ny Roix.
Car quelle procedure & quel ordre y peut eſtre,
Veu que les Roix sõt Roix, & qu'ils n'õt point de Maiſtre?
Ne ſont point hommagers, ne releuent d'aucun?
Comment ſe fera donc ce iugement commun,

D'autorité publique, & qui ſera le Iuge?
Seront-ce les cantons, ſera-ce le deluge
D'vn peuple desbordé, qui s'en courra, leger,
Dans ſon propre Chaſteau ſon Roy meſme aſſieger?
Car de quelle façon ſe fera l'aſſemblée?
Qui la conuoquera, forcenée & troublée
De ce ſanglant conſeil que l'on luy veut donner,
D'aller iuger ſon Prince, & de le condamner?
Et qui peut en l'Eſtat d'vn Monarque ſupreſme,
Les Eſtats aſſembler, ſinon le Prince meſme?
Car toute autre aſſemblée eſt vne faction,
Vn monopole pur, vne rebellion.
Or iamais Prince n'eut ſi ridicule enuie
D'aſſembler ſes Eſtats pour iuger de ſa vie,
Ses ſugets, qui n'ont point de pouuoir aujourd'huy,
Que celuy ſeulement qu'ils empruntent de luy.
Et partant s'il eſt vray, que le peuple ne puiſſe
Sans congé s'aſſembler, par regle de police,
Et qu'vn Roy contre ſoy n'eſt iamais irrité,
Que ſont ce iugement & ceſte autorité?
Ha! c'eſt vne couleur, c'eſt vne couuerture,
Pour penſer abuſer la Raiſon qui murmure,
C'eſt vn maſque, qu'on voit aux fols fauoriſer,
Et qu'ils vont reueſtant pour mieux ſ'autoriſer.
Si l'on voit en vn fol que ſa verue l'irrite,
Luy rauir l'arme au poin, eſt œuure de merite,
A l'enfant tout de meſme, à l'iurongne inſenſé
Car ils frappent pluſtoſt qu'ils ne l'auront penſé.
Le peuple, comme peuple, à ces trois participe,
Et ſuit fort volontiers l'apparence qui pipe,
Frappe ſans y ſonger, & s'enfuit ſans frapper,
Et court apres le vent qu'il ne peut attrapper.

Oſtons luy donc ce glaiue, & ce voile funeſte,
Et qu'on luy rende tout & clair & manifeſte,
S'accomodant à luy d'vne douce façon:
Car il n'eſt pas encor de ſi haute leçon,
Il ne peut diſtinguer, il ne peut pas diſſoudre
Le moindre nœu de l'art, & ne peut s'y reſoudre.
Mais ſeulement en gros, il entend que l'on dit,
Que ceux qui parmy nous ont le plus grand credit,
Tiennent ouuertement ceſte philoſophie,
Sous des conditions que l'on nous modifie,
Que nous pouuons tuer, & meſme en meritant,
Ceux-là que pour nos Roix nous allions reſpectant.
Des cauſes cependant & des raiſons ils mettent,
Deffendent vne choſe, & l'autre ils la permettent,
En ſomme on le peut faire, & qui peut en vn cas,
On ne peut, ſimplement, dire qu'il ne peut pas.
Dauantage, voiant la mort autoriſée,
De ceux qui ſont paſſés ſur la meſme briſée,
Qu'on les tient bien tuez, qu'on va louant l'auteur;
Il croit qu'on le conuie à ce digne labeur.
Et tout groſſier qu'il eſt, d'vne leçon ſi belle
Ne pouuant faire entrer le tout en ſa ceruelle,
En retient la moitié, mais le reſte oubliant,
Comme tout hors de ſoy, va par tout publiant,
Qu'on peut tuer ſes Roix, en paſſer ſon enuie,
Qu'entre ſes mains il porte & leur mort & leur vie:
Et ſi l'autre moitié par ſon eſprit reuient,
Il l'applique à ſa mode, & comme il luy ſouuient.
Il fait vn bloc de tout, peſle-meſle les choſes,
Des cauſes il confond en de contraires cauſes,
Sçachant plus aiſément qu'on peut tuer ſon Roy,
Le dernier reſultat, qu'il ne ſçait pas, pourquoy.

Quelcun

Quelcun dont s'auenture, & l'œil au Ciel, desire,
De pouuoir obtenir ce glorieux martyre,
Se deuouant soy-mesme, ainsi que fist Samson,
Et croit que c'est le fruict de sa douce leçon.
En quatre efforts d'esprit il a pris ses mesures,
Rapporté, ce croit-il, figures à figures,
Et piece à piece encor, les faits attribués
A ceux, que pour Tyrans on tient pour bien tués.
Ainsi, tout triomphant, il marche à ceste gloire,
Remportant des Tyrans vne belle victoire;
Quand il est au supplice, il voit les Cieux ouuerts,
Et va fouler l'asur de cet autre vniuers.
Arriere ces erreurs, arriere ces blasphemes,
Qui flestrissent l'honneur des sacrés Diadesmes,
Bannissons ces discours, mais plustost ces discors,
Et nous reunissons en vn paisible corps.
Que sert vne doctrine, ou plustost Ignorance,
Qui, depuis qu'elle a fait parmy nous demeurance,
N'a produit que du mal, dont les plus beaux effets
Ne sont qu'assasinats, & qu'horribles forfaits?
Que sert de disputer chez des ames Chrestiennes,
Que le Christ par son sang a toutes faites siennes,
S'il est permis ou non, de tuer les Tyrans,
Puisqu'on en voit sortir tant de maux apparents?
Puisque ce sont nos Rois, nos Princes legitimes,
Que nous voyons seruir d'innocentes victimes,
Au cœur desnaturé d'hommes si furieux,
Estouffans tout d'vn coup tant de faits glorieux?
Puisque ce ne sont pas des Tyrans que l'on tue?
Puisque nostre Couronne est seule combatue,
Des damnables efforts d'hommes si forcenés,
Les pires que le Ciel ait iamais condamnés?

Si cela s'exercoit ſur vn peuple barbare,
Sur l'Æthiopien, ſur le grand Can Tartare,
Et cent autres encor qu'il y terraſſeroit,
On pourroit oppoſer le bien qu'il y feroit:
Mais les laiſſant en paix & leurs erreurs immondes,
Apres qui vont courant leurs ames vagabondes,
Et nos Roys ſeulement gemiſſant ſous ſes coups,
Ie dy qu'il eſt forgé ſeulement contre nous.
Et non pas que par moy ſoit ſeulement loiſible,
Non pas par la raiſon qui s'y monſtre viſible,
D'entreprendre de ſoy d'occire vn Potentat,
Encore qu'infidelle, empietant ſon Eſtat.
On peut bien iuſtement par la loy de la guerre,
Son Eſtat enuahir & luy rauir ſa terre,
Voire la vie auec, ſi le Sort le permet,
Pource qu'au meſme Sort ſoy-meſme on ſe ſouſmet;
Mais non d'authorité ſans guerre legitime;
S'il n'eſt ſi grand peché, c'eſt neantmoins vn crime,
Car ſon Royaume eſt iuſte, & le Ciel l'a fondé,
C'eſt du Ciel qu'il le tient, du Ciel il eſt gardé.
De grace dites moy, ſeroit-ce vn bon meſnage
Au Pere de famille aimant le iardinage,
Qui fort ſongneuſement ſe feroit apporter
Vn ſimple d'vne part, &, quoy qu'il deuſt couſter,
Autre ſimple d'vn autre, ayant de belles plantes
Qui croiſſent doucement auec d'heureuſes antes,
Où ſon ſoin il emploie, & les fait par raiſon
Cultiuer, eſmonder & ſarcler en ſaiſon:
Si dedans ſon Iardin il auoit par meſgarde,
Laiſſé croiſtre parmy quelque plante baſtarde,
Quelque greffe, qu'au loin vn autre Ciel produit,
Qui n'eſt belle ny bonne, ou de fleur ou de fruit,

Ne ſert à rien du tout, au contraire, ſon ombre
De tout ce ieune plant va tuant vn grand nombre,
D'vne vertu ſegrette & d'vn venin caché,
Dont tout le ſol d'autour à l'œil ſe voit taché,
Qui fait dans le verger vn degaſt manifeſte;
S'il n'oſoit, dis-ie, oſter ceſte plante funeſte,
Qui nuiſt & ne ſert point, & pource ſeulement
Qu'au lieu de ſa naiſſance elle ſert d'aliment.
Comme au contraire on voit ſeruir de nourriture,
Et de delices meſme, en changeant ſa nature,
La peſche parmi nous, & qui donne la mort
Si l'on en vſe en Perſe, au lieu dont elle ſort.
Quoy, laiſſerons nous croiſtre vne telle doctrine,
Qui d'aliments mauuais nous gaſte la poitrine,
Et qui nous nuiſt touſiours, & ne nous ſert iamais,
Bien qu'on en face ailleurs vn agreable mets?
Toute terre par tout ne porte toute choſe,
Icy croiſt l'aconite, autre part croiſt la roſe,
Que chacun ait le ſien, qu'elle aille, s'elle y ſert,
Parmy les Othomans, car nous, elle nous pert.
Et l'Inquiſition, diſcipline louable,
Qui ſeroit aux François vn ioug inſupportable,
Qui les perdroit pluſtoſt que les rendre meilleurs,
Nous voyons neantmoins que l'on s'en ſert ailleurs.
Tout, n'eſt pas bon par tout, la preuue eſt euidente;
Mais c'eſt là le deuoir d'vne ame bien prudente,
Ce qui nuiſt ou qui ſert, auec proportion
Pouuoir l'accommoder à chaſque nation.
Les Eſcholes ont tant d'autres beaux exercices,
Qui ſont de doux tranſports & d'aimables delices,
Sans qu'ils aillent dreſſer, d'vn eſprit trop hargneux,
Des querelles aux Roix, ſuget ſi vergongneux.

Et i'atteſte de Dieu la puiſſance treſ-grande,
Et le diray tout haut, car il me le commande,
Que ſi depuis le coup dont Henry fut frappé,
Le premier dans ce lacz, par eux enueloppé,
Et dont on ne put pas euiter l'auenture,
Qui de loin ſurpaſſoit l'humaine coniecture:
Mais ſi depuis le coup, ſages par le malheur,
D'vn zele tout du Ciel, d'vne ſainte chaleur,
On euſt banny de nous doctrine ſi peruerſe,
Et qu'on euſt ſes fauteurs tous mis à la renuerſe,
Et tout le monde ainſi contre elle s'eſleuant,
Ouy, i'en atteſte Dieu, le Roy ſeroit viuant.
Et ne le croire pas c'eſt manquer de prudence,
Ou ſouſtenir le mal auec grande impudence,
Qui la premiere fois peut ſouffrir vn affront,
Le meſchant il conuie à faire le ſecond.
Mais pourquoy, dirés vous, eſt-ce que ie m'eſlance
Auecque tant d'ardeur & tant de violence,
En vn ſujet paßé, ſur vn conte enuieilly?
Que l'on n'y faudra plus quand on auroit failly,
Que de ce ieune Roy la vie eſt aſſeurée,
Que le Ciel luy promet vne longue durée,
Que tout rit à ſon regne, & que c'eſt maintenant
Vne vaine terreur, que d'aller ſoupçonnant.
Helas! ſoit-il ainſi, ie reçoy ce preſage,
Et par de vœux nouueaux ie l'accrois dauantage;
Et iamais n'aura tant, ny d'heur, ny de plaiſir,
Que ſon nom en merite & qu'eſt grand mon deſir.
Mais quoy, n'vſions nous pas de ce langage meſme,
N'agueres eſperants toute faueur extreſme
Du Ciel & de la terre? & cependant, voilà,
Quoy, qu'eſt-ce? vne vapeur à brouy tout cela.

Pouuions nous auoir tort ſous l'Empire du Pere,
Sous qui tout en la France vſoit d'vn heur proſpere?
D'eſperer moins alors, c'euſt eſté laſcheté,
Mais nous l'auons, helas! en fin bien acheté.
Ce n'eſt pas vne fois, ny deux, ny trois, ny quatre,
Que ces fiers aſſaſſins ont eſſayé, d'abatre
Ceſte belle Colonne & ce ferme ſouſtien,
Sur qui, mais apres Dieu, s'appuyoit noſtre bien.
Encor que cinq ſans plus ſoient paſſés par la peine,
Inegale pourtant à leur ame inhumaine,
Que les autres ne ſoient ny deſcouuerts, ni pris,
Torturés ſeulement du Fleau de leurs eſprits;
Il en eſt tout autant que ſont ceux qui les louent,
Et qui, plus Criminels, ſans honte les auouent;
Car ceux-cy ne ſont rien que les executeurs,
Les autres au contraire, & maiſtres, & Docteurs.
Et ſont pires, d'autant que celuy qui l'enſeigne,
Eſt comme qui commande, & faut que l'on s'en plaigne
Plus que de l'aſſaſſin, qui ne le feroit pas,
S'il ne treuuoit quelcun qui luy guidaſt ſes pas.
Meſme il eſt tout certain, qu'il n'eſt ame ſi fiere,
Qui pouuant conceuoir vne horreur ſi meurtriere,
L'oſaſt tout d'vne main aller executer,
Sans l'euenter deuant, & ſans en conſulter.
C'eſt donque vne couſtume, vne horrible pratique,
La peſte d'vn Eſtat, le Fleau du bien publique:
Dix ſeulement ſont tourbe, & ſuis plus que certain,
Que plus de dix encor le couuent dans le ſein.
Si donque ainſi la choſe eſt paſſée en couſtume,
Si l'on ne paiſt nos cœurs que de ceſte amertume,
Que de fiel, de vinaigre, & ſemblable boiſſon:
Et ſi c'eſt de l'Eſchole vne ſainte leçon,

Qui petit à petit dans les cœurs s'insinue,
Qui gaignant dessus eux le respect diminue,
Que nature & le Ciel dans les ames poussoient,
Et dont les seuretez de nos Princes naissoient:
En fin qu'auiendra t'il au bout de nostre conte,
Nos cœurs tout despouillés de respect & de honte,
Et comme empoisonnés de ce funeste apas?
Qu'il auiendra? mais non, Ie ne le diray pas.
Mais s'il m'estoit permis de toucher aux mysteres,
Ausquels se sont sousmis les esprits debonnaires,
Ce que ie dy, soit dit auec correction,
Ainsi que ie le dis de bonne intention:
Ie dirois que vrayement ce mystere honorable,
Ce Sacrement, par qui Dieu se rend exorable,
Et nous remet en grace apres tous nos pechés,
Lors que nous nous sentons dedans le cœur touchés;
Et lors que nous auons la faute confessée,
Et qu'en auons gemy dans nostre ame pressée;
Ouy, la confession, telle que nous voions,
Qu'elle est du droit diuin, comme nous la croions.
Le Christ l'institua par necessaire suite,
Consequence infaillible, & de droit-fil conduite,
L'aiant enueloppée & compriſe, dessous
Le pouuoir qu'il donna, pouuoir de rendre absous,
Pouuoir de deslier & de lier ensemble:
Et ce pouuoir tout seul, & l'vn & l'autre assemble,
Car comment le Pasteur en peut-il ordonner,
Si l'on luy taist le mal qu'il deuroit pardonner?
C'est à luy de iuger la grauité de crime,
Entre lepre & non lepre, & d'en faire l'estime,
Ce qu'il ne feroit point, ne pouuant penetrer
Dans le cœur de celuy qui ne le veut monstrer.

Ainſi qu'vn Medecin qui viſite vn malade:
Car ſi le patient en ſoy ſe perſuade,
Que quand le Medecin l'aura pris par la main,
Aura taſté ſon poux, qu'il le rendra tout ſain,
Sans luy dire autre choſe, & ſans conter l'hiſtoire,
Et du progres du mal ce qu'il a de notoire;
Certes ce patient eſt du tout ſans raiſon,
S'il en croit receuoir aucune gueriſon.
Mais le ſeau du ſegret, le deuoir du ſilence,
Eſt du droit poſitif, & n'eſt pas de l'eſſence,
On peut en diſpenſer, Dieu n'a pas commandé
Que le ſilence y fuſt eſtroittement gardé.
Taire, ou ne taire pas, en premiere origine,
Fut choſe indifferente, & que la loy diuine
A laiſsée à l'Egliſe affin d'en diſpoſer,
Et de le commander & de l'autoriſer.
Et qu'il ne ſoit ainſi, l'Egliſe primitiue
N'a point fait là deſſus de loy diffinitiue:
Et ſa grand' charité faiſoit que franchement,
Vn chacun s'accuſoit deuant tous, humblement.
Mais l'vſage & le temps apportans toutes choſes,
Pour certaines raiſons, & pour de bonnes cauſes,
Et pour la bien-ſeance, & pour l'honneſteté,
L'Egliſe l'ordonna pour plus grand' ſeureté.
Voulant auſsi pouruoir à la pudeur des hommes,
Ainſi que vergongneux & fragiles nous ſommes,
Qui pour la honte humaine & le ſcandale auſsi,
Ne voudroient point auoir ſi cruelle mercy;
Mais bien demeureroient plongés dedans leurs vices,
Et pourriroient pluſtoſt dans leurs ordes malices:
L'Egliſe iuſtement ce malheur empeſcha,
Et le ſilence eſtroit au myſtere attacha.

Mais la confeßion, bien qu'on l'ait reuelée,
Ne nous r'imprime par la faute cancellée,
Ne pert pas le pardon qu'elle auoit obtenu,
Touſiours le penitent pour abſous eſt tenu.
Or tout ce qui ſe dit de l'eſſence, en la choſe,
Il la tient fermement ſous ſa puiſſance encloſe;
Eſtant preſent, elle eſt, n'eſt plus, eſtant abſent:
Mais le ſecret, n'eſt pas parmy nous ſi puiſſant;
N'empeſche pas la fin, dont le tout doit deſpendre,
La fin eſt le pardon; On le peut donc ſuſpendre:
Mais ſeulement l'Egliſe en terre a ce pouuoir,
Comme ouurir & fermer, n'eſt qu'vn meſme deuoir.
Et quoy, le penitent diſpoſe du ſilence:
Cela nous monſtre encor qu'il n'eſt pas de l'eſſence,
Et s'il veut, au Paſteur donne permiſßion,
De deceler le ſeau de ſa Confeßion.
Partant pour ces raiſons ie ſuis contrainct de croire,
Que l'on peut conſoler la cruelle memoire
De tous nos maux paßés, nous donnant ce moyen,
Pour ſauuer tout enſemble & Prince & Citoien.
Ouy, l'on peut diſpenſer pour choſe d'importance,
Sans pourtant encourir le vice d'inconſtance,
De ce ſeau du ſegret, de ce ſilence eſtroit;
Vn grand temperament gardant en cet endroit.
Ie n'y deſire pas vn change temeraire,
Et qu'à tout bout de champ on face le contraire;
Mais les contre-peſant d'vn iugement conſtant,
Que le moindre des deux cede au plus important.
En ces cas ſeulement la diſpenſe ſoit iuſte,
Quand c'eſt de trahiſon contre le chef Auguſte
D'vn Empereur, d'vn Roy, de quelque Potentat,
Qui traiſnent apres eux le ſalut de l'Eſtat:

Quand

Quand c'eſt de trahiſon, contre vne Republique,
Riche, bien ordonnée, eſgale, ſage, antique;
En ces cas ſeulement qu'on aït à diſpenſer,
Cela ne nuira point à ſe bien confeſſer.
N'en fait-on pas ainſi ſur des choſes extreſmes?
On abſout à la mort des cas reſeruez meſmes,
Tout eſt poſſible alors, mais par neceſſité,
Qu'ainſi l'on nous ſoulage en ceſte aduerſité.
Neceßité peut tout, & force toute choſe;
Par elle, du Bapteſme vne femme diſpoſe,
D'ailleurs vn grand myſtere, & de qui tout deſpend,
Qui, ſans les autres, ſert, ſans eux le Ciel nous rend;
Et nul autre, au contraire, aucun bonheur n'apporte,
Qui ne ſera deuant entré par ceſte porte.
Ce ſera la terreur de ces deſeſperez,
Qui courent à la mort à grands pas eſgarés.
Ce ſera leur terreur, & ie ſouſtiens encore,
Qu'à ces Cerueaux trop ſecz, qu'vn deſeſpoir deuore,
Que leur peché remord, qui ſe paiſſent d'horreur,
Ne conçoiuent que ſang, ce ſera leur terreur.
Et de plus ie ſouſtiens qu'onques n'eſt auenue
Sur nous, ny ſur nos chefz, ſi grand' deſconuenue,
Et ne peut auenir, qu'ils n'ayent auparauant
Pris l'auis de quelqu'vn qu'ils penſeront ſcauant.
Et principalement de quelque homme d'Egliſe;
Veu que ſa qualité doit eſtre mieux appriſe,
Pour reſpondre des cas qui touchent à la Foy,
Et du deuoir auſſi des mœurs & de la Loy.
Ainſi vont s'attendant iugeants par l'apparence,
D'en pouuoir remporter beaucoup plus d'aſſeurance
Que d'aucun que ce ſoit; car leur profeſſion
Ez choſes de la foy, nous ſert d'inſtruction.

Iugeons par sens commun, si ce que ie dy peut estre,
Et si bien à propos ce doute ie fay naistre,
Et ne croiants pas tout d'vn esprit peu rassis,
Ne mescroyons pas tout, en nostre ame endurcis:
Croïre tout aisément, & mescroire de mesme,
Est vn vice semblable, & tombant en extresme;
Prenons bien garde icy de ne mesprendre pas,
Car en l'vn, gist la vie, en l'autre, le trespas.
Donc ces gents esperdus, qu'vne fiere Manie,
Sous leur ame mal-faitte, & gouuerne, & manie,
Voyants deuant leurs yeux, les horribles appretz
D'vne cruelle mort les talonnant de pres;
Desormais n'esperants aucun bien en ce monde,
Et que de leur dessein quelque autre fruict redonde:
N'estants point allechés par promesses, d'honneur,
De faueur, ni de biens, ny d'autre humain bon-heur:
Au contraire, en eux mesme, en leurs ames blessees,
Ne respirants que l'air de ces douces pensees,
De Dieu, de ciel, de gloire, & de martyre bref,
Qui d'eternels lauriers leur va ceindre le chef:
Posé premierement, que toute creature,
Animée, ou sans ame, abhorre de nature
Sa ruine & sa fin, & ne peut consentir,
Pouuant y resister, d'aller s'ancantir:
Tout cela, dy-ie, & plus que chacun s'imagine;
D'où peut sourdre en ces cœurs, l'erreur qui les domine,
Sinon d'instruction, qu'en leurs foibles cerueaux,
On leur aura coulée, en des canaux nouueaux,
En de nouueaux conduitz de doctrine nouuelle,
Qui fait Dieu mensonger, la foy mesme, infidelle;
Qui corrompant le sens des plus diuins escrits,
Aux filetz de la mort traisne ces bas esprits?

Et qui ſont ces gents là, qui dans ces retz les iettent?
Sinon ceux qui le Ciel & la gloire promettent,
Qui diſpoſent de tout, & qui, tout triomphans,
Font la part à Dieu meſme, & puis à ſes Enfans.
Tous ceux qui l'ont preſché, le preſchent & l'eſcriuent,
Et ceux qui, plus couuerts, les hantent & les ſuiuent:
Tous, tous, car c'eſt eux tous, & ces cerueaux legers
S'en vont boire à longs traits leurs diſcours menſongers.
Car tout cela ceſſant, qu'à ces ſanglantes ames
On propoſe d'Enfer les eternelles flames,
Apres la mort du corps rien qu'horreurs & qu'effrois,
Vous ne verrés iamais ces aſſaſſins de Rois.
Si cela donque eſtant, on voit ceſte miſere,
Et cela n'eſtant pas, on voit tout le contraire;
N'y donnant ordre, on eſt, par vn malheur fatal,
Qu'on ne peut euiter, complice de ſon mal.
Mais ces ames de fer, ames abandonnées,
Ont elles ſoin encor de n'eſtre point dannées?
Auec ce fier deſſein peut-il bien compatir,
Que ſoudain dans le cœur on n'ait le repentir?
L'apparence du bien trompe l'ame peu ſage,
Et l'apparence ainſi donne vn autre viſage
Au deſſein de ces gens, qui, forcenés qu'ils ſont,
Ne iugent pas en eux l'entrepriſe qu'ils font.
Bouillants de paſſion, courent à l'aueuglée
Au gré de leurs furcurs, d'vne ame deſreglée,
Ne cherchants que ſuget, d'vn eſprit animé,
Pour repaiſtre leur cœur de meurtres affamé.
Ainſi deſeſperés, & meſpriſans la vie,
Ils vont iettant leurs yeux, yures d'ire & d'enuie,
Sur les premiers obgets qui s'offrent deuant eux:
Leurs yeux de Baſilic venimeux & peſteux.

Mais l'obiect le plus grand & le plus fort, qui vienne
Au deuant de leur veuë, & qui plus la retienne,
C'eſt celuy de leur Roy, comme vn luiſant Soleil,
Qui ne ſe peut cacher ſi toſt qu'on ouure l'œil.
Et comme vn'Baſilic, de ſa fiere prunelle
Conuertiſt en venin l'air eſpars autour d'elle,
Ils tournent en poiſon ce qu'ils en peuuent voir,
Et tournent tout enſemble, en rage, leur deuoir.
Ils s'en vont recueillant les plaintes veritables,
Et ramaſſent auſſi les contes & les fables,
Meſlangent tout enſemble, en font vn grand amas,
Puis, adiouſtans du leur, braſſent tout en vn tas.
Là deſſus entendans, quelle belle victoire,
Et quel merite c'eſt, quelle vie en l'hiſtoire,
Que de tuer les Roix qu'on appelle Tyrans;
Et puis fortifiés d'argumens apparens,
Et n'ayans pas beaucoup la matiere enfoncée,
Mais nageant ſeulement ſur leur foible penſée;
Et puis encouragés, ou non pas deſtournés,
S'en vont faire leur coup, de rage forcenés.
Car ne deteſter pas vne ſi fiere audace,
C'eſt aſſés l'approuuer, l'eſcouter ſans menace,
Sans colere & ſans peur, meſme ſans outrager,
Oſeray-ie le dire? ouy, c'eſt encourager.
En vne telle affaire & de telle importance,
On ſouſ-entend beaucoup, on dit moins qu'on ne penſe;
Tout parle, tout entend, vn clin, vn mouuement,
Et le ſilence meſme eſt vn fort argument:
Ouy, le ſilence alors, & parle enſemble & prie,
Mais bien encore plus, force, commande & crie;
Qui ne dit mot, dit tout: Car icy la froideur,
Eſt pure trahiſon, la prudence, eſt ardeur.

On n'y peut faillir peu, Car toute faute eſt grande,
Puiſqu'il faut que de là noſtre bonheur deſpende:
Mais faute irreparable; & ſi tout ne ſe pert,
C'eſt le Ciel malgré nous qui nous tient à couuert.
Mais les traiſtres qui font, & ceux là qui conniuent,
Sont coulpables de tout, & bien qu'ils ne nous priuent
Tout enſemble, de l'heur, de l'honneur & du bien,
Nous deuons tout au Ciel, mais ne leur deuons rien.
Ainſi le Ciel ſouuent n'y veut pas condeſcendre,
Ne veut cooperer à ſi terrible eſclandre,
Et par ſa grand' bonté, de noſtre bien ialoux,
S'ils ſont tous furieux, il eſt encor plus doux.
Si l'on vient là deſſus, par arguments friuoles,
Ou cauteleux pluſtoſt, & par des raiſons folles,
Pleins d'illuſion & d'abus & de vent;
Si, dy-ie, on vient nous dire, ainſi que fort ſouuent
On couue vn feu ſegret ſous vne cendre morte,
Que, ſi l'on veut ouurir aux Confeſſeurs la porte,
De reueler ces cas, quoy que reſtraints à peu,
Tous ces deſeſperez qui nourriſſoient ce feu,
Ceſte flame terrible, & que l'enfer deteſte,
Sçachant par ce moyen, que, rendu manifeſte,
Leur mort certaine y pend qui les vient deuancer,
Se perdront là deſſus ſans plus ſe confeſſer:
Et que Dieu cependant faict auſſi grande eſtime
Du petit que du grand, qu'vn meſme eſprit anime;
Ha! qu'on ne vende point ſa peur ſi cherement,
Peur inepte, où l'on peut pouruoir fort clerement.
Non, non, Dieu certes eſt Oeconome trop ſage,
Il ſçait trop bien tourner toute choſe en vſage,
Pour les perdre en la ſorte, ayants à ſe ſauuer,
Par la confeſſion qui les pouuoit lauer.

S'ils se perdent ainsi, leur perte estoit conclue,
Et par impenitence estoit ià resolue:
Iamais Dieu n'eust permis qu'ils fussent paruenus,
A l'endurcissement qui les a retenus.
Il ne faut pas penser que rien les endurcisse,
Et Dieu n'est pas nomplus auteur de malefice,
Mais leur cœur s'endurcist, par l'eslongnement faict
De la grace de Dieu, qui suspend son effet.
Ainsi que ce n'est pas la lumiere commune
Du clair Pere du iour, qui d'action aucune,
Ou par sa force expresse, en glace tourne l'eau,
Faisant d'elle vn cristal, clair, transparent & beau,
Mais d'elle s'eslongnant, l'eau, froide de Nature,
Se congele & se prend, & se fait ainsi dure:
De mesme, leur malice endurcist leur malheur,
La grace n'operant par sa sainte chaleur.
Ces ames au surplus si tendres & sensibles,
N'aillent point rechercher ces raisons impossibles:
Car s'ils sont repentants, on y pourvoirra bien,
Et s'ils ne le sont pas, rien ne leur sert de rien.
Et quand ainsi seroit, leur faute reuelée,
Qu'ils ne peussent fuir vne mort, esgalée
Au merite du crime, & le iuste loyer
D'vn supplice cruel qui les vint foudroyer:
Il n'est point, en ce cas, de loy, qui les oblige
De l'aller confessant, ou qui d'aucun exige
De s'aller deferer & de haster son sort;
Et le peuuent suspendre & garder à la mort.
Car pour qui que ce soit, on ne doit, à l'extresme,
Ni pour quoy que ce soit, se deferer soi-mesme,
Puisqu'en cette façon seroit se deferer,
Ou se perdre plustost & se desesperer.

Auſſi tout animal, ou de raiſon capable,
Ou qui vit, ſent & meut, & n'eſt pas raiſonnable,
Prend en garde ſa vie au ſeruice de Dieu,
Il en doit rendre conte au Ciel, en temps & lieu.
Ou que ces mal'heureux, ces ames eſgarées,
Auortons de la mort, ames deſeſperées,
Facent donc autrement, qu'ils prennent ce conſeil,
De toute ceſte playe vn fort doux appareil.
Qu'ils s'aillent confeſſer en vn pays eſtrange,
A ceux dont l'intereſt en Zele ne ſe change,
Que le reſſentiment touche bien de plus loin,
Et ne ſont obligés d'en auoir ſi grand ſoin.
Qu'ils recherchent pluſtoſt vne terre ennemie,
Pour ietter la poiſon de leur erreur vomie,
Qu'ils treuueront aſſés, les Cieux n'ayans permis,
Qu'aucun puiſſe çà bas viure ſans ennemis.
Et quoy, les plaint-on tant, pour vn petit voyage?
Souuent on en fait plus pour vn pelerinage,
Leur importe-il trop, eſt-il trop perilleux?
Ie treuue quant à moy, ces gents fort orgueilleux,
S'ils veulent que l'on croie à des raiſons ſi fades,
Et bonnes ſeulement pour des cerueaux malades.
Et comment, leur abſence importe t'elle tant,
A l'Eſtat que, felons, ils alloient abbattant,
Qui ne deuroit iamais les receuoir en grace?
Punition trop douce à leur cruelle audace.
Ha! ce ſont des diſcours d'eſprits fort ignorants,
Qui couurent leurs deſſeins de voiles tranſparentz.
Car de deux choſes l'vne, ou leur ame eſt pouſſée,
Par vn meilleur eſprit, de meilleure penſée,
Et veulent reuenir à leur bon iugement;
Ainſi ſeront abſous par ceux-là iuſtement:

Ou veulent accomplir la chose resolue,
Et la confession est ainsi superflue;
Iamais on ne confesse vn dessein progetté,
Qu'on desire à prix fait de rendre executé:
Et l'on ne s'y sert pas du seau de penitence,
Comme tolle, & qui porte auec soy repentence;
Mais ouy bien par conseil, & comme par auis,
Et comme si c'estoit en vn commun deuis.
Ainsi chez ces gens-là, soit aux terres nouuelles,
Soit en d'autres qui sont en guerres mutuelles,
Sans crainte, impunément, peuuent s'en confesser,
Y demeurer tousiours, ou chez eux repasser.
Et pour dire en vn mot, c'est aussi folle crainte,
Que la puissance estant à ce seul cas restreinte,
Pour l'Estat, pour le Prince, on l'aille estendre aussi,
Pour le moindre suget qui nous donne soucy.
Et la licence qu'ont en vne chose extresme,
A l'article de mort, les simples Prestres mesme,
En abusent ils donc quand on se porte bien?
Et quand ils le feroient, seruiroit-il à rien?
Et s'ils en abusoient, en reuelant les choses
Qui seroient sous la clef du Sacrement encloses,
Ne tomberoient ils par dessous les mesmes loix,
Qu'ils feroient auiourdhuy, qu'on n'a pas fait ce chois?
Au reste, tout cela c'est chose imaginaire,
Fantasque illusion, pour vn si grand mystere:
Or en bonne raison, d'alleguer simplement
Des inconuenients, n'est soudre l'argument.
Et quand il resteroit encore quelque espine,
Quelque inconuenient que quelqu'vn s'imagine,
Il s'en treuue bien plus, & de plus importants,
En ce que vont forgeant ces esprits inconstants.

LIVRE SECOND.

OVy, parlons franchement, quel moyen,
quelle voye,
Vn Roy peut-il tenir pour auoir l'ame
coye,
Pour estre en seureté, pour viure à
son souhait,
Et pour en paix iouïr des biens que Dieu luy fait?
Car si c'est chose seure & qu'il nous faille croire,
Comme nous en voyons des traces en l'histoire,
Que l'indignation du pouuoir Vatican,
Proscrit tout vn Royaume & le met à l'encan,
Met en proye & le Prince & les sujets ensemble,
Separe l'vnion qui forte les r'assemble,
Et suspend les effets de leur commune foy,
Du Roy vers les sugets, des suiets vers le Roy,
Le Prince abandonnant à la mercy de l'onde,
Qui sa nef sur ses flots promene vagabonde,
A fin que ses sugets en puissent disposer,
S'ils le veulent meurtrir, ou bien le deposer:
Quel si grand Roy pourra tant vanter sa puissance,
Qu'il se puisse exempter de desobeïssance?
Qui pourra si bien faire au gré des passions,
Qui gouuernent souuent toutes nos actions,

Estre si fort aimé, si bon, si iuste encore,
Que presque comme Vn Dieu sa Prouince l'adore;
Qu'il ne puisse arriuer, du iour au lendemain,
Querelle entre la France & le siege Romain?
Soit pour plus, soit pour moins, les riuieres hautain
Sourdent communément de petites fontaines;
Selon mille sugets qui peuuent naistre en eux;
Et que ce mot pourtant ne soit mal-encontreux.
Toutefois ie ne sçay qui s'en pourra dédire,
Puisque Loüys douziesme est passé par son ire,
Loüys, Pere du peuple, & surpassant Titus,
Les delices du monde, en ses propres Vertus.
Qui iamais eust pensé que ce noble courage,
Eust deu sentir l'effet de ce terrible orage?
Et que, comme encourant la peine qui le suit,
Il eust esté suget d'estre aux termes reduit,
De ces extrémutez qui font peur à la terre,
En Vertu seulement de ce bruyant tonnerre?
Sçauoir d'estre proscript, son Royaume Vaquant,
Car c'est de la façon qu'on l'alloit attaquant.
Cependant Veu l'estat qu'estoit alors l'affaire,
Si ce que l'on dit, Vaut, ce Prince debonnaire
A peu, mais bien a deu, le iuge competant,
Estre naure, tué, deposé des l'instant.
Nous ne demandons pas, si mort est ensuiuie,
Si personne en ce temps attenta sur sa Vie,
C'est qu'alors les esprits n'estoient pas preparés,
Ignoroient ce prodige, estoient plus moderés:
Neantmoins il n'importe, & selon leur maxime
Qui comme des freslons nos courages anime,
S'il n'est pas auenu qu'il fust effectué,

Il a peu pourtant estre, & iustement tué.
Il le faut croire mort, la sentence demeure,
Quoy que le criminel ou viue apres, ou meure:
Et tousiours est il mort, mais mort ciuilement,
Et ne faut puis apres qu'vn bourreau seulement,
Car l'execution est chose hors le iuge.
Mais ie croy qu'à Loüys Dieu seruit de refuge,
Et ne se trouua point en France à ceste fois,
Ny d'hommes si meschants, ny de bourreaux de Roys.
Ie le propose seul, entre tant de Monarques,
D'Empereurs & de Rois, que ces sanglantes marques
Ont flestry sur le front, & tout ce qui m'y meut,
C'est qu'vn tel Roy que luy reprocher ne se peut.
C'est comme vn Parangon, comme vn modele vnique:
Et tout Prince peut bien, suiuant ceste pratique,
Redouter sa disgrace, en croyant que ça bas
La paßion de l'homme exerce ses ébats.
Ne faut point s'abuser, disant qu'il ne faut craindre,
Que tout ira trop bien, que nous verrons esteindre
Tous sugets de malheur qui sembloient menacer,
Puis l'Oliue à iamais les beaux Lis embrasser.
Mais il est aduenu, partant on ne peut dire
Qu'il n'auiendra iamais vn cas semblable ou pire:
Tousiours a t'il esté: c'est assez pour sçauoir
Quel bras à la fortune, & quel est son pouuoir.
Et ne faut qu'egaler les vertus de ce Prince,
Estre aimé comme luy de toute sa Prouince,
Pour, se brouillant à Rome, estre tout außi tost,
Capable d'estre occis au milieu de son host.
Ie ne veux point toucher aux loix spirituelles,
Meslant le droit des clefs aux choses temporelles,

On ſ'en peut bien ſeruir, vers tous & contre tous,
Mais l'eſprit ſeulement eſt atteint de leurs coups.
Dieu ça bas a laiſſé ſon viſible Vicaire,
Mais non pas de ſa gloire, ains de ſon miniſtere,
Non du regne du monde, ains de celuy des cieux,
Le ſeul qu'il exerça luy meſme en ces bas lieux.
Il ne le laiſſa pas pour reparer le monde,
Pour regler les ſaiſons, & d'vne ame feconde
De cent mille animaux peupler les elements,
Et d'vne large main leur fournir d'aliments.
Mais pour edifier, & non pas pour deſtruire,
Pour ſeruir aux humains, & non pas pour leur nuire,
Non point pour innouer ſur les ordres reçeus,
Pour changer les eſtats & paſſer par deſſus:
Non point pour eſtablir de nouuelles polices,
Et beaucoup moins encor, pour prendre ſes delices,
Iettant vn interdit, à regenter les Rois,
A les depoſſeder, & tranſporter leurs droits.
Iamais aux ſiens auſſi ne commanda la guerre;
Et meſme pour ſa vie, eſtant encore en terre,
Qu'ils vſaſſent du glaiue il ne permiſt iamais;
Et ſur tout en partant leur enchargea la paix.
Son Vicaire peut bien par ſa charge commune,
Preſſer en temps & lieu, que meſme il importune,
Tance, prie & commande; & quand il aura fait,
Qu'il ſ'en remette à Dieu, de qui ſeul pend l'effet.
Cependant il ne peut auoir plus de puiſſance,
Que celuy dont il tient la ſienne par diſpenſe;
Chriſt ne depoſa point aucun des Magiſtrats,
Luy meſme ſ'y ſoumiſt, ſe ietta dans leurs bras:
Et ne ſ'enqueroit point, ſi tel eſtoit iniuſte,
Infidelle ou fidelle, & recogneut Auguſte:

Ses Apoſtres de meſme apres qu'il fut monté,
Depuis, il n'appert point d'vne autre volonté.
Or la choſe vaut bien que le titre apparoiſſe,
Et qu'on en face foy, qu'vn Prince le cognoiſſe,
Puiſque on y veut auſſi tout Prince eſtre compris,
Sur les corps & les biens eſtendant les eſprits.
Vn tribunal ainſi dedans l'autre ſe meſle;
Partant le ſort des Rois eſt bien foible & bien freſle,
Ne deſpend que d'vn ſouffle, & que du moindre choc,
Si d'auanture ils vont heurter contre ce roc.
Les diſcours anciens de ces premiers Prophetes,
Diſent ce qu'ils ont fait, mais ne diſent pas, faites,
Ne nous regardent pas, & Dieu tout lumineux,
Et notoire, & ſenſible, apparoiſſoit en eux.
On n'a plus maintenant la gloire immediate,
Dont Dieu dedans les cœurs par ſa lumiere eſclatte,
Parle à nous bouche à bouche, & d'vn brillant eſclair
Imprime ſur nos fronts ſa vertu tout à clair.
Non, les hommes n'ont plus ce glorieux commerce,
Partant il ne faut pas qu'aucun cres exerce,
Les meſmes functions qu'vn Prophete iadis,
Qui plus que nous auoit d'accez en Paradis.
Dieu qui s'eſt retiré, qui parmy nous n'habite,
Que ſous vn voile ombreux, nous a laiſſée eſcrite
Toute noſtre leçon, qu'il faut eſtudier,
Non y faire vn comment qui la face oublier.
Or fort diſertement ie treuue qu'il commande
D'honorer de nos Rois la puiſſance plus grande,
Iamais de les tüer, au contraire, il enioint
De n'aller attentant de toucher à ſon Oinct.
Adiouſtons par triomphe à la raiſon, l'exemple,
Car là, mieux que par tout, le deuoir ſe contemple,

Elle monſtre la cauſe, & luy, monſtre l'effet,
Elle, ce qu'il faut faire, & luy, ce qu'on a fait.
Saül auoit reçeu toutes les grandes graces,
Que Dieu pouuoit loger dedans ces choſes baſſes,
Le Royaume, & les biens de l'eſprit & du corps,
Meſme la Prophetie, & ſes diuins efforts:
Il abuſa de tout, arma ſon cœur de rage,
Se repeut de fureurs, tua d'vn ſeul carnage
Tous les Preſtres, fors qu'vn, qui ne fut pas trouué;
Somme, par Samuel Dieu l'auoit reprouué:
Dauid l'auoit ſeruy de toute ſon eſtude,
Dont il fut recognu par pure ingratitude,
Qui plus eſt, du Royaume il auoit eu l'ottroy,
Nonobſtant fiſt mourir le meurtrier de ſon Roy.
Mais outre que c'eſtoit par ordonnance expreſſe,
Preſente, indubitable, iterée, & maiſtreſſe,
Qu'vn Prophete iadis les oſtoit, ou mettoit;
C'eſtoit vn ieu de Dieu, qui des Rois s'esbattoit,
Pour monſtrer leur foibleſſe & ſa puiſſance extréme,
Qui, Monarque des Rois, diſpoſoit des Rois meſme:
Or il faut reſſerrer le mal, comme odieux,
Et tant qu'on peut eſtendre vn bienfait gracieux;
Mais de la haine icy l'on ſe ſert au contraire,
De l'enuie & du mal; & ſçait on bien diſtraire
De la parolle expreſſe & du commandement,
L'effect, qui n'en venoit qu'en ſuitte ſeulement.
Si l'on vient maintenant oppoſer le grand Preſtre,
Qui ſouuent de ſon chef tranchoit comme du Maiſtre,
Et, ſans du Ciel attendre ou ſonge, ou viſion,
Inſtaloit, depoſoit, à chaque occaſion:
Leur Egliſe auoit lors vne autre diſcipline,
Que n'a pas maintenant la noſtre, plus diuine;

Leur fin eſtoit diuerſe, & leur principe auſſi,
Et comme eſtants diuers ils en vſoient ainſi.
Auant le Sceptre, eſtoient la Tiare & l'Egliſe,
Et la Royauté fut deſſus elles aßiſe,
Sans elle ont ſubſiſté tout le temps precedent,
En fin la Royauté n'eſtoit lors qu'accident.
Apres vn long cours d'ans, laßé de ſa fortune,
Ce peuple ſe tourmente, & le Ciel importune,
Il veut auoir vn Roy, comme les autres ont,
Et deuſt-il faire ainſi comme les autres font.
Deſſus tant de clameurs en fin le Ciel s'irrite;
Leur donne vn Roy, mais tel que ce peuple merite,
Roy par punition, Roy par vengeance, & Roy
Qui ne pouuoit pas faire vne nouuelle loy.
Car c'eſtoit bien aſſez de le ſouffrir luy-meſme,
Et d'aller adorant ce nouueau diadeſme,
Qui ſuruenoit alors, ſur vn ordre reçeu,
Tout grand & tout formé, deuant qu'il fuſt conçeu.
Or le grand Preſtre eſtant auec tout ſon partage,
On ne put receuoir à ſon deſauantage
Vn Roy nouueau venu, qui le vint degrader,
Et le puiſné ne put l'aiſné depoſſeder.
Meſme au commencement qu'on partit les lignées,
A celles de Leui furent plus aßignées
De graces & de dons, de nobleſſe & d'honneur,
Toutes les ſurpaſſant de gloire & de bon-heur.
Dieu faiſoit fort eſtat de tout ce peuple, à l'heure,
Tout n'eſtoit qu'vne Egliſe, où Dieu faiſoit demeure,
Et ce peuple affectoit, ainſi qu'vn peuple ſainct,
Peuple de ſon acqueſt, & dont il eſtoit craint.
Mais l'Eſtat & les Rois, n'eſtoient qu'vn acceſſoire,
Où les Preſtres eſtoient deſſus leur poſſeſſoire;

Ainſi les Rois eſtans tirez deſſus le tout,
Et comme de ſurcroiſt, n'eurent pas le haut bout.
Le temps & du Royaume & de la Monarchie
Fut bref, & ne paruint que iuſqu'à Sedechie;
Et ne dura pour tout, que deux cens ſoixante ans,
Depuis Salomon mort iuſqu'à ſon dernier temps.
Or depuis leur retour de ceſte ſeruitude
De ſoixante & dix ans, & ſi longue & ſi rude,
Quand Cyrus leur donna licence de partir,
De reuiure à leur mode, & leur temple baſtir;
Ils veſcurent ſans Rois, ſous mille tyrannies,
Les vices ayans cours, & les vertus bannies,
A l'appetit des Ducs & des Preſtres auſſi,
Qui les tenoient, chetifs, à leur rude mercy:
Qui tantoſt eſtoient Rois, & tantoſt eſtoient Preſtres,
Et tantoſt tous les deux, mais touſiours eſtoient maiſtres;
Et touſiours cependant ce peuple patiſſoit,
Et deſſous ces tyrans, angoiſſeux, gemiſſoit.
En fin leur Royauté flottant irreſoluë,
Se vit aux Eſtrangers tout ſoudain deuoluë;
Marc Antoine premier ce changement oſant,
Du regne en faueur d'eux, à ſon gré diſpoſant,
D'Herodes eſtranger, tirant ſon origine
D'vne gent infidelle & de la Paleſtine:
Ainſi donc quand le Chriſt en terre deſcendit,
Ce peuple n'auoit plus ny regne, ny credit.
Ce qui nous monſtre aſſez, que l'heur de la Couronne
Qui ſur le chef des Rois comme vn Soleil rayonne,
Que le ſceptre, n'eſtoit à ce peuple affecté,
Qui ſi facilement ſe trouua tranſporté:
Et qu'il n'eſtoit ainſi, qu'accident ſeparable,
Qui la choſe ne rend d'vn eſtre diſſemblable,

Sans

Sans perte du ſuget peut eſtre, ou n'eſtre pas;
La ſeule forme, fait la vie ou le treſpas.
Meſme au commencement ſa Couronne partie,
Fut deſmembrée en deux, dont vne part, ſortie,
Et la plus grande encor, baſtiſt vn contre-autel,
Pour à ſa guiſe aller ſeruir à l'Immortel.
Mais l'ordre du Clergé, la Sacrificature,
N'a peu s'y tranſporter ou changer ſa nature;
Elle s'eſt terminée en celuy ſeulement,
Qui la venoit reſoudre en vn autre element,
L'accomplir, la parfaire, & ſublimer encore,
Et la mettre au plus haut, au point que l'on l'adore.
C'eſt Chriſt qui l'a geree, elle eſt fonduë en luy,
C'eſt celle-là qu'il feiſt & qui dure auiourd'huy,
Auecque elle il entra dedans le tabernacle,
Vne fois ſeulement, pour accomplir l'oracle,
Non au ſang d'animaux, mais ſon vray ſang courant,
Le ſalut eternel en ſon ſang operant.
Mais l'ordre parmy nous & de Rois & de Princes,
Empereurs, Potentats, Gouuerneurs de Prouinces,
L'Egliſe l'a trouué, mais trouué tel qu'il eſt:
Elle n'eſt pas venuë en païs de conqueſt,
Elle eſt humble, elle eſt douce, & ſage, & comme telle,
Qui n'aime pas à faire vne choſe nouuelle,
Vn deſordre, vn cahos, & ſemblable attentat,
Trouuant l'ordre bien fait, s'incorpore en l'Eſtat.
S'incorpore dans luy, ſuruenant concurrente,
L'Eſtat, demeure Eſtat, ſans charge differente;
Qui n'eſt point ſuruenant, n'eſt point incorporé,
Et de tout ſon pouuoir rien ne s'eſt alteré.
Et ne pouuoit l'Egliſe ainſi par ſa naiſſance,
Enfanter de la mort d'vne autre grand' puiſſance,

Leur charge eſt ſeparée, & n'ont rien de commun,
Et chacune, endroit ſoy, fait iuſtice à chacun.
L'Egliſe purement & celeſte & diuine,
Spirituelle en ſoy ſelon ſon origine,
Ne deſtruit point l'Eſtat, qui ne voit que le corps,
Elle n'y touche point, mais paſſe loin dehors.
Au reſte nous voyons la contraire pratique
Du Chriſt, inſtituteur de ceſte republique,
Et de ceux qui ſuiuis immediatement,
Ont tiré de ſa bouche exprés commandement.
Qui tous ont commandé, mais tous, mais tous encore,
Qu'on reſpecte les Rois, qu'on craigne & qu'on honore
Leur puiſſance apres Dieu, que du Ciel elle vient,
Et qu'il reſiſte à Dieu, qui, fol, y contreuient.
Ils ont reïteré fort ſouuent ces parolles;
De croire qu'elles ſoient ou ſottes, ou friuolles,
C'eſt vn trop grand blaſpheme; & ſi n'ont point pendu
D'arriere-ſens deſſous, ny de mal entendu.
Ils n'ont point attaché condition aucune,
Ny la diſtinction maintenant ſi commune,
Qu'ils n'euſſent pas omiſe, & l'Eſprit de là haut,
Auteur de leurs eſcrits, n'euſt permis ce deffaut:
Ils l'euſſent apposée, & cela ſeul, refute
Les nouueaux inuenteurs d'vne telle diſpute.
Au contraire ils ont dit, qu'il falloit obeïr,
Meſme au Prince meſchant & qui ſe fait haïr;
Et non qu'il fuſt honneſte, ou permis, ou loiſible,
D'aller ſe reuoltant contre ce Dieu viſible,
Cet homme au Chef ſacré: non plus n'enſeignent pas,
Quand on peut, meritant, luy donner le treſpas.
N'eſtoient ils pas aſſez braues & magnanimes?
Les Princes de leur temps regorgeoient tous de crimes,

L'air estoit à leur solde, & combattoit pour eux,
Et si ne tenoient point ces dogmes dangereux.
Au contraire ils mouroient & souffroient le martyre,
Et desdaignoient, constants, le feu, le fer & l'ire,
Ils lassoient les bourreaux de coups les deschirants,
Et pouuoient, d'vn mot, perdre, & bourreaux, & Tyrans.
Qu'estoit ce doncque aux Iuifs ? pratique accidentaire,
Pour le temps & les lieux, vsage volontaire,
Et qui ne peut icy nous preiudicier,
Et, d'en souffrir autant, ne doit nous conuier.
A celuy qui le veut, on ne fait point d'iniure,
Ainsi le vouloient ils, & c'estoit leur nature:
Nous viuons autrement, diuerses sont nos loix,
La liberté diuerse, & diuers sont nos Rois.
Aussi n'auoient ils point, sous vn vsage antique,
Commandement contraire, ou contraire pratique,
Et leurs Prestres, tousiours, de ceste autorité
Vserent enuers eux, auec seuerité.
Mais nous auons icy, sous vn vsage antique,
Commandement contraire, & contraire pratique,
Et nos Prestres iadis, gents de grand' probité,
N'vsoient point enuers nous de ceste autorité.
On n'en peut donc tirer de loix seures & fermes,
Car nous sommes posez en de contraires termes,
Nos raisons encontre eux ne pourroient pas seruir,
Les leurs non plus, nous nuire, & nos droits nous rauir.
Et ce que l'on dit d'eux, que sous vne ombre obscure,
Tout ce qui s'y faisoit, leur estoit en figure,
Ne s'entend de l'Estat, mais de la seule loy,
Car Dieu l'institua long-temps auant le Roy.
Maintes centaines d'ans ils vescurent sans Princes,
Sans Roys & sans Estat, en diuerses Prouinces,

Sous des Chefs, sous des Ducs; & leur Loy cependant,
Flamboit par l'Vniuers, comme vn Soleil ardent.
Dieu fist leurs Rois iadis, mais Christ trouua les nostres,
Ils sont du droit des Gens, & deuant les Apostres:
Le Christ ne toucha point à nostre droit humain,
Mais il le confirma par son droit souuerain.
Or c'est bien la raison, que nostre raison cede
A la Raison de Dieu, dont mesme elle procede,
Et que nous nous tenions à ce qu'il a tenu,
Et tout le sainct troupeau qui depuis est venu.
Ce que Christ & ses Saints, ce que l'Eglise entiere,
Toute esclatante encor de sa gloire premiere,
Ont pratiqué de fait, nous deuons bien tenir
Ceste saincte pratique à nous appartenir.
Chaque action de Christ nous est vne doctrine,
Que l'on doit receuoir d'vne chaste poitrine,
Se transformer en elle, & s'y perdre, au surplus
Croire humblement de nous, que ne sommes pas plus.
Et seroit bien assez, d'esgaller le merite
De ces Peres premiers, en qui la gloire habite,
Succedant aux vertus dont ils estoient ornez,
Non les termes passant dont nous sommes bornez.
Or tout ce que le Christ n'a pratiqué luy mesme,
Ou sinon pratiqué, prenant tout à l'extresme,
Qu'il n'a point commandé, qu'il n'a point tout expres
Enseigné, pour former ceux qui venoient apres:
Ou sinon enseigné sous disertes parolles,
Qu'il n'aura point couuert sous quelques paraboles,
Figures, ou raisons, exemples, arguments,
L'escorce bien souuent de ses enseignements;
Qu'on en puisse tirer consequence certaine,
Necessaire, euidente, & qui, toute prochaine,
Non forcee, ou contraire à la teneur du sens,

Se presente à nos yeux sous des rayons perçants,
Et qui puisse tomber dessous l'intelligence,
De qui peut apporter vn peu de diligence,
Et sous le sens commun, pourtant cette raison,
Ne fondant pas la foy, n'est que comparaison:
Ou si bien par luy mesme on ne le peut apprendre,
Au moins par ces grands Saincts, sur qui Dieu fist descendre
Et l'Esprit, & le feu, les langues & le vent,
Qui le plus pres de luy ses pas alloient suiuant:
Si de tant de façons, & si de tant de sortes,
Nous n'apportons icy quelques raisons plus fortes,
Ie dy, mais il est vray, que nous deuons tenir
Ceste doctrine, nulle, & de nous la bannir.
C'est esblouïr nos sens & troubler nos courages,
Et c'est de la raison peruertir les vsages,
De dire que le Christ ne voulut pas rauir
Le sceptre aux Empereurs, mais voulut s'asseruir
Et les siens auec luy, sous leur iuste puissance,
Et payer le tribut, marque d'obeïssance,
Voire iusqu'à la mort se soumettre à leur loy,
Et pource seulement qu'ils n'auoient pas la foy:
Par ainsi leur estoit leur mescreance vtile,
Leur peché leur seruant de franchise & d'asyle;
Et pource, direz vous, qu'ils n'estoient pas du corps,
Et que nous ne pouuons iuger ceux de dehors.
Ie tay que rien, à Christ, n'est hors de son domaine,
Qu'il tient sous son ressort toute la race humaine,
Qu'ils estoient tous à luy, que leur sceptre mouuoit
De son sceptre plus grand, & qu'il en releuoit:
Mais se soumist-il pas aux fidelles de mesme?
Il reconnut des Iuifs l'autorité supresme,
Il vescut dessous eux, bien qu'il vint canceller

La loy par ſon pouuoir, & la renouueller:
Nonobſtant s'y ſoumiſt, & fut iugé ſous elle,
Quoy que le Preſtre fuſt, perfidement fidelle,
Preſtre par monopole, & Preſtre par argent,
Plein d'ordure, & par tout de vices regorgeant.
Or donc n'ayant voulu paſſer hors de l'enceinte,
Du fidelle bergeail & de l'Egliſe ſaincte,
Ny par ainſi toucher aux plus grands Magiſtrats,
Qui le ſceptre portoient d'vn Tyrannique bras,
D'autant qu'ils n'eſtoient pas du corps de ſon Egliſe;
On dit qu'il entendoit rendre, pourtant, ſoumiſe,
La puiſſance des corps à celle des eſprits,
Si toſt qu'elles ſeroient en vn meſme pourpris:
Et, qu'en ſuitte, les clefs portoient toute iuſtice,
Tout ſouuerain pouuoir, qu'il abatte, ou baſtiſſe,
Arrache, ou plante, ou perde, en vertu ſeulement,
O puiſſante vnion, de leur accouplement.
Non, non, ſon tribunal ou ſa Magiſtrature,
Croiſſant la foy par tout, n'a changé de Nature;
C'eſt la meſme, & ne doit auoir plus de credit:
Vn grand cercle, n'eſt pas plus cercle qu'vn petit;
Vn grand homme, plus homme, ou bien plus raiſonnable,
Qu'vn de moindre ſtature & de corps diſſemblable:
La forme ne croiſt point, ne diminuë auſſi,
Vienne le corps plus rare, ou bien plus eſpeſſi.
Il leur diſt ſimplement, qu'il eſtoit leur lumiere,
Leur Patron, leur exemple, & leur loy familiere,
Et qu'ils fiſſent touſiours ainſi qu'il auoit fait,
Comme eſtant du deuoir l'exemplaire parfait.
Quand il leur commanda de ne rien entreprendre
Contre le Magiſtrat, au contraire, de rendre
Le deuoir à Ceſar, & le deuoir à Dieu,

A qui tribut, tribut; ne fist point de milieu,
Il ne distingua point, & tantost d'vne sorte,
Et puis tantost d'vne autre, & selon qu'il importe:
S'ils sont regenerez, ou s'ils sont mescreants,
Mais qu'on leur face pis, auec nous ressеants,
Barbares & Payens, qu'on laisse en paix les vostres,
Qu'on tourmente ceux-cy, pource qu'ils sont des nostres:
C'est vn cruel attrait, c'est vn rude conuy,
Et non pour faire entrer les Princes à l'enuy.
Cela peut beaucoup nuire aux ames infidelles,
Qui ne voudroient ranger aux loix spirituelles,
Qui destruisent le corps, leur Sceptre fleurissant,
Absolu, souuerain, & quasi tout puissant.
Le plus grand, le plus noble, & plus doux de l'Empire,
Et qu'en son ame vn Roy plus soëfuement respire,
C'est le sentiment seul qu'il a de son Estat,
Si tendre & si ialoux, sensible & delicat.
Oncque il ne se partage, & ne se communique,
Ne veut point de plus grand, mais il veut estre vnique:
Seulement en pensant qu'on le luy peut oster,
Il s'afflige, & suffist pour bien le tourmenter;
Et ne veut pas qu'il soit à personne loisible,
Chose qui ne luy soit encontre elle possible.
Combien s'en trouue-t'il, qui, fols, aimeroient mieux,
En terre vn petit bien, que de grands biens aux Cieux?
De l'vn, sensiblement leur ame est esiouïe,
Des autres, ils n'en ont simplement que l'ouïe,
L'image & la pensée; ainsi ne voudroient pas,
Changer la terre au Ciel, & la vie au trespas.
Mais Christ instituoit vne nouuelle chose,
Vn Regne tout d'Esprit, où le corps ne s'oppose
Et laissoit à Cesar de Cesar tous les droits,

Et dreſſant ſon Eſtat, ne touchoit point aux Rois.
Non, quiconque eſt Ceſar, eſt Ceſar tout enſemble,
Et rien ne le diuiſe, & rien ne le raſſemble,
La foy n'apporte rien, n'emporte rien auſſi,
Ne cauſe point de peur ny de nouueau ſoucy.
La foy giſt en l'eſprit, c'en eſt vne habitude,
Qui nous vient par la grace, & non de noſtre eſtude,
Nos ſens elle illumine, & fait apprehender
Les biens que dans le Ciel Dieu promet nous garder.
La foy, ça bas, ne fait ny Rois, ny Diadeſmes,
Ne deſpart leur pouuoir aux Magiſtrats ſupreſmes,
Laiſſe tout en ſon lieu, l'ordre n'en change point,
Mais l'Eſtat eſtant fait; elle vient, & s'y ioint.
Ne fait pas les Eſtats, puis qu'ils ſont deuant elle,
Et ne veut pas tenir les Rois en curatelle;
Les orne, les conſeille, & les amene à bien,
Mais pour tout le dehors elle ne touche à rien.
Or s'il euſt eſté vray, que, de tout temps, l'Egliſe
Euſt eu meſme pouuoir, ſans vſer d'entrepriſe,
Et que ceux qui s'eſtoient deſſous elle enrollez,
Eſtans lors leurs eſprits de l'erreur deuoilez,
Eſtoient ſugets dés lors de ſubir ſa iuſtice,
Et touttes les rigueurs de ſa roide police,
Et d'eſtre ramenez par force à leur deuoir,
Comme releuants tous de cet autre pouuoir;
Iamais l'Egliſe n'eut plus de droit de ce faire,
Et ne deut iamais moins diſſimuler, ou taire
Ce pouuoir qu'elle auroit du Ciel meſme obtenu,
Le temps pire beaucoup, que le noſtre, auenu,
Toute boüillante encor de la chaleur premiere,
Dont l'Eſprit l'eſchauffa de ſa viue lumiere;
Qu'au temps de Iulian, dangereux Empereur,

Qui de Chreſtien qu'il fut, priſt ſon premier erreur,
Retourna ſur ſes pas, démentit ſa parolle,
Quittant la verité pour courre apres l'idole:
C'eſtoit ſous luy ſans doute, il eſtoit de ſon corps,
En outre les Chreſtiens eſtoient bien les plus forts.
L'empire eſtoit Chreſtien, Chreſtienne eſtoit l'armée,
Ou la plus grande part, & la mieux animée;
Ceux qui ne l'eſtoient pas, eſtoient accouſtumez
De voir les Empereurs de grandes croix armez.
Si l'Egliſe l'euſt creu, ceſte ſienne pratique
Euſt paru derechef, ſous la trouppe heretique
De tant d'autres ſuiuants, dont elle hait les noms,
Copronymes, Valents, Anaſtaſes, Zenons;
Et tant d'autres encor, qui, preſque tout de ſuitte,
Ont choiſi deſuoyez, l'abus pour leur conduitte:
Ainſi fauoriſans les contraires partis,
Ils tiroient apres eux les Eſprits peruertis.
L'vn, d'Arius le vieil les erreurs autoriſe,
L'autre, d'Entychius, l'autre deſole & briſe
Les Images par tout, par tout les abbattant,
L'autre eſt Monothelite; Ainſi vont s'esbattant
De la Religion & de nos ſaints myſteres,
Et les vont profanant de leurs mains temeraires:
Et quoy, que fait l'Egliſe, & quoy, dort elle icy?
De ſon deuoir ſi ſaint n'a t'elle aucun ſoucy?
Quoy, n'auoit elle pas & la meſme puiſſance,
Le meſme ſentiment, & la meſme creance?
Ouy, certes, elle auoit & le meſme ſçauoir,
Et le Zele ſemblable, & le meſme pouuoir.
Mais ce ſçauoir, ce zele, & ce pouuoir enſemble,
Font ſeulement qu'alors, deuote, elle s'aſſemble,
Oppoſe ſes vertus à l'erreur qui regnoit,

Prononce ſes Arreſts ; & par tout enſeignoit
La pure Verité, la Volonté diuine;
Mais tandis ſeulement oppoſoit la doctrine,
L'autorité Celeſte, & la Voix de l'Eſprit,
Qui ſes plus ſaints decrets dedans ſon cœur eſcrit.
Elle ne parle point, de depoſer les Princes,
De tranſporter leurs droits, proſcrire leurs Prouinces,
Pas Vn mot de tuer, des Rois, pour des Tyrans,
Non pas en ſonge meſme, en tous ſes differents.
Et cependant alors tout ce qu'ore on peut dire,
Interuenoit en ceux qui gouuernoient l'Empire,
Et des conditions qu'on appoſe à preſent,
De tous ces Empereurs pas Vn n'eſtoit exent.
Mais les pieux Chreſtiens, ſuiuants toute Vne autre erre,
Auec leurs Empereurs s'en alloient à la guerre,
Sans prendre cognoiſſance, & combattoient pour eux,
Employants de leurs cœurs les efforts genereux:
Auançoient leur Empire, &, ſans tirer arriere,
Ils couroient quand & quand ceſte belle carriere;
Proteſtants hautement de parolle & d'effet,
De leur obeïſſance, & de l'honneur parfait.
Tous leurs liures ſont pleins, & leurs hiſtoires pleines,
Des prieres, des Vœux, des pertes & des peines,
Que ce temps là faiſoit, formoit, ſouffroit, portoit,
Ainſi qu'humble & ſoumis aux Princes il eſtoit.
De dire qu'ils eſtoient & ſimples & timides,
Et par ainſi n'oſoient briſer ces fortes brides
De reſpect & d'honneur, qu'ils Vouloient obſeruer,
Ce qu'on n'eſt point tenu de ſuiure ou d'approuuer:
Mais comment ? ils ſouffroient les iniures ouuertes,
Et les banniſſements, les martyres, les pertes;
Ce ne ſont pas effets de grand' timidité,

Bien qu'ils ſoient des eſſais de grand'ſincerité.
Sauf, qu'ils eſtoient craintifs, mais c'eſtoit de l'offence
Qu'ils euſſent penſé faire, en ayant la deffence,
Et l'ordonnance auſſi du grand Dieu tout-puiſſant,
Et qui, puiſſant qu'il eſt, eſt auſſi puniſſant.
Helas! leur peuſſions nous reſſembler de ce vice,
Et n'auoir tiré d'eux que ce ſeul malefice;
D'ailleurs, leur reſſemblants des fameuſes vertus,
Dont ils auoient du Ciel leurs Eſprits reueſtus.
Bien loin de mettre alors leurs mains abominables,
Deſſus leurs Empereurs, perſonnes venerables:
A cauſe d'vn Roy Goth par les ſiens maſſacré,
A Tolede en Eſpagne, vn Concile ſacré
S'aſſembla là deſſus, & deteſtant l'hiſtoire,
Execra, deuoüa, condamna la memoire
Des perfides meurtriers, tout enſemble obligeant
L'heritier, ſur grand' peine, à l'aller reuangeant.
Quoy, qu'eſt-ce maintenant, qu'eſt-ce qui nous diuiſe?
L'Egliſe en noſtre temps, eſt-elle plus Egliſe,
Que l'Egliſe d'alors? les Rois, ſont ils moins Rois?
Dieu meſme, eſt il moins Dieu? ou ſes loix moins ſes loix?
Cecy n'eſt point tiré de preuue negatiue;
Que quelqu'vn n'ait pas fait, cela ſeul, ne nous priue
Du pouuoir de le faire en ayant le vouloir,
Mais il faut que deuant nous ayons le pouuoir.
Or vne fois par tout, & pour toute replique,
Si ce que l'on enſeigne & ce que l'on pratique,
Ne ſe treuue deuant, enſeigné, pratiqué,
Et qu'il ne nous ſoit point d'ailleurs communiqué:
Qu'on voye auoir eſté commandé le contraire,
Et qu'on l'ait veu deuant & pratiquer & faire;

Sans doute le dernier eſt vne inuaſion,
Et ſa doctrine auſſi n'eſt qu'vne illuſion.
Par moy regnent les Roys, dit la bouche ſupreſme,
Ils tiennent de moy ſeul, en foy, leur Diadeſme,
I'orne leur main du Sceptre, & leur front du Bandeau;
Bref, c'eſt de moy qu'ils l'ont, ſ'ils ont rien de plus beau!
I'ay graué deſſur eux les traits de mon image,
Tout à moy reſſortiſt, à moy ſeul eſt l'hommage,
Ce qu'ils font, ils le font en vertu de la loy,
Qu'ils ont emprainte en eux, & qu'ils puiſent de moy.
Voilà donc Dieu qui dit, que les Roys ne dépendent
Que de luy ſeulement, & qu'à luy ſeul ils rendent
Les honneurs de leur Sceptre, & de leurs tribunaux,
Et qu'ils ne tiennent rien au fief de leurs vaſſaux.
Dieu ſeul eſt correcteur des puiſſances plus hautes,
Et luy ſeul, ſeulement, iette l'œil ſur leurs fautes:
Il a diuers moyens pour ſçauoir corriger
Les Roys, quand il les void leur deuoir negliger.
Et tantoſt il chaſtie, & tantoſt il pardonne,
Mais n'en demande point de licence à perſonne:
Pour les Princes ſouuent il puniſt les ſujets,
Et pour eux, de leurs Roys diſſipe les progets.
Il affranchiſt les Roys de toute autre puiſſance,
Ne demande aux ſujets que leur obeiſſance;
Non, qu'au premier caprice, ils aillent quand & quand,
Leurs legitimes Roys dans leur Louure attaquant.
Car quoy, les Roys, d'aucun ne ſont iuſticiables;
Et ce qui plus les fait eſtre à Dieu ſeul ſemblables,
C'eſt leur pleine puiſſance, vn pouuoir abſolu,
Non dépendent d'autruy, débile, irreſolu.
Et partant nous voyons que le reſte des hommes,
Tous les particuliers, & tous, tant que nous ſommes,

Nous viuons sous les Roys, & les Roys dessous Dieu,
Entre nous & Dieu mesme obtenants le milieu.
Bien qu'ils ne soient vassaux d'aucune creature,
Cela n'empesche pas, que la libre pointure
D'vne humble remonstrance, ou d'vn auis discret,
Qu'on peut en saison faire, ou public, ou segret;
Qu'vne bonne Raison ne doiue estre escoutée,
Et voire bien auant dans leur ame goustée.
Et principallement s'elle vient de la part,
Des charges, qui se sont distraittes à l'escart,
Qui d'habits & de mœurs des autres se separent,
Que se purifians, tous les iours se preparent,
Au Ciel, plus qu'à la terre, & d'vn plus noble soin,
Se tirent du vulgaire, & s'en tiennent bien loin:
Ceux là sont les Prelats, spirituels Offices,
Qui s'appellent plutost, charges, que Benefices,
Pour le soin diligent dont il faut s'empescher,
Afin de saintement ces mysteres toucher.
Le Prince receura la remonstrance graue
Que l'on luy pourra faire, & non pas comme esclaue,
Qui contraint obeïst, mais en obeïssant,
Sera libre tousiours, comme vn Prince puissant.
Quand d'auenture on voit quelqu'vn qui se fouruoye,
Que l'on veut ramener dedans la droitte voye,
On luy dit le chemin, mais tout paisiblement;
S'il mespriſe & la guide & l'aduis, follement,
Plus en auant il marche, & plus il s'embaraſſe,
Et de iour & de nuit, tourne, & trace, & tracaſſe,
Il maudit ſon malheur, tout las & tout recreu,
Et ſe repend trop tard de ne l'auoir pas creu.
C'eſt de meſme du Prince; entre vn nombre de ſentes,
Où le porte ſon rang, & toutes differentes,

Il peut bien ſe méprendre, homme eſtant, comme il eſt,
En ſuiuant les ſentiers auſquels plus il ſe plaiſt.
Celuy ſans paſſion qui iuge mieux la choſe,
Et plus indifferent, comme elle ſe propoſe
Indifferente à luy, qui n'eſtant pas ſi pres,
Eſt moins intereſſé, voit mieux tous les appreſts,
Celuy, dis-ie, d'entre eux qui le Prince admonneſte,
Peut remonſtrer l'erreur, d'vne façon honneſte,
En parolles de ſoye, & pourtant ſans flatter,
Faiſant la verité par ſur tout eſclatter.
C'eſt au Prince à le croire; & ſ'il eſt Prince ſage,
Il tournera ſoudain l'aduis à ſon vſage:
Et ſ'il ne le veut pas, ſes amis & ſugets,
S'en remettront à Dieu pour guider ſes progrets.
C'eſt ainſi que l'on doit traitter auec vn Prince,
Et non le maſſacrer & troubler ſa prouince:
Et ſ'il n'eſt pas traittable, il faut baiſſer les yeux,
Inuoquant le ſecours que l'on attend des Cieux.

LIVRE TROISIESME.

OR que les Rois ainsi, vains, ne s'enorgueillissẽt,
Qu'ils ne s'endorment pas, & qu'ils ne s'enuieillissent
En mauuaise habitude, en vn train vicieux,
En fast, en pompe, en gloire, à leur peuple odieux.
Qu'ils ne pensent d'auoir la liberté de faire
Tout à leur appetit, & d'vn chois temeraire,
Et faire à la volée & sans aucun compas,
Comme si leurs sugets n'estoient que leurs esbats.
Qu'ils ne soiẽt point vers eux & trop fiers & trop braues,
Qu'ils ne les traittent point ainsi que des esclaues,
Comme bestes en geole; & ne pensent aussy
Que le peuple soit fait pour viure à leur mercy,
Qu'il soit fait tout exprés pour leur obeïssance:
Au contraire, des Rois la plus haute puissance,
Est faitte pour le peuple, & le peuple est deuant
Que iamais Prince fust sur la terre viuant.
Le Prince n'est pas Prince, à cause de soy-mesme,
Il n'est pas entouré du sacré Diadesme,
N'ayant respect qu'à luy, mais au peuple commis,
Qui du commencement à ses loix s'est soumis:
Et pour le bien de ceux dont il a la conduitte,
Et non pas pour le sien, si ce n'est comme en suitte,

Quand l'vn amene l'autre; Ainſi que ſon honneur
Vient du repos du peuple, & naiſt de ce bon-heur.
On ſçait que les trouppeaux qui nous portent la laine,
Deſrobant tous les iours les treſors de la plaine,
N'ont pas eſté treuuez à cauſe du Berger,
Mais le berger pour eux, & pour les ſoulager.
Car au commencement, la Nature premiere,
Imprimant ſur nos cœurs l'eſclat de ſa lumiere,
Nous faiſant part auſſi de ſa droite raiſon,
Pour nous ſçauoir guider, par la comparaiſon
Et du bien & du mal, des vertus & du vice,
Et du faux & du vray, de tort ou de Iuſtice;
Elle n'entendoit pas nous faire differents,
En maiſtres & valets, de petits & de grands.
Et ſa volonté fut d'eſgaler nos fortunes,
Soit en bien, ſoit en mal, & les rendre communes;
Et comme nous eſtions tout d'vne maſſe iſſus,
Que nous partageaſsions eſgalement deſſus.
Auſſi n'eſt elle pas mere & maraſtre enſemble,
Mais en tout & par tout, ſage, elle ſe reſſemble:
Nous ayant fait pareils de l'eſprit & du corps,
Ne nous euſt diſtinguez pour les biens de dehors.
Mais la neceſsité ſuruenant generale,
Qui ſe dit la loy la fiere corriuale,
Et des particuliers l'eminente vertu,
Ont de l'égalité tout le fort abbattu.
Les vns ayants beſoin d'vne bonne aſsiſtance,
Et les autres remplis de force & de conſtance,
Ils choiſirent ainſi ces hommes tous diuins,
Contre l'hoſtilité de leurs puiſſants voiſins;
Leurs vertus oppoſants aux plus viues ſaillies,
Quand la peur combattoit leurs terres aſſaillies.

En fin, de temps en temps, & par maint changement,
Ce qui ne s'estoit fait, que par leur iugement,
Pour le besoin present, & pour l'affaire vrgente,
Et la necessité, qui ça bas tout regente,
S'est transmis en coustume; & ces courages bas
De reuerence pleins, presque adoroient les pas
De ces grands, vertueux & braues personnages,
De la sage valeur les plus precieux gages,
Qui brauoient les perils & combatoient la mort:
S'y meirent à couuert, comme dedans vn fort,
Sous des remparts mouuants, de viuantes murailles,
Astres de leur bon-heur, & Dieux de leurs batailles:
Cette coustume ainsi leurs sens appriuoisant,
Se tournant en nature, est nature à present.
Et comme au temps passé c'estoit forcer nature,
Et corrompre le trac de sa iuste droiture,
Des Roys introduisant, maintenant ce seroit
La reforcer encor, de rappeller ce droit.
La Royauté, chez nous, n'est pas moins naturelle,
Qu'estoit en ce temps là la liberté nouuelle,
Et les Roys ne sont pas moins naturels chez nous,
Qu'estoit la liberté dessous vn Ciel si doux.
En recompense, il faut que chasque Prince apporte,
Vne ame vertueuse, & genereuse, & forte,
Les belles actions, & bref, cela pourquoy
Il fut lors inuesty de la pourpre de Roy.
Autrement il trahist la dignité Royale,
Il dement la nature, & la rend déloyale,
Il abuse du peuple, & de l'authorité
Qu'aquist son deuancier pour l'auoir merité.
Et pour dire en vn mot, qu'il apprenne, & qu'il croye,
Qu'entre son peuple, & luy, dont la puissance effroye,

N'eſt autre difference, en l'ayant obſerué,
Que du conſeruateur auec le conſerué.
Quant à luy, par le droit de ſa grande puiſſance,
Il eſt le plus parfait, & de plus noble eſſence,
Mais l'autre, non obſtant qu'il ne ſoit ſi priſé,
Eſt, & plus fauorable, & plus fauoriſé.
Qu'ils viuent donc tous deux d'vne belle concorde,
Et qu'à l'enuy, chacun ſon droit à l'autre accorde;
Que le commandement ſoit tout plein de faueur,
L'obeiſſance auſſi ſoit pleine de ferueur.
Et combattans ainſi d'vne ſi douce guerre,
Ils ſe conſerueront & le Ciel & la terre,
De la terre & du Ciel également aimez,
De diuerſes vertus doucement animez.
Que les Princes pourueus de graces ſi notables,
Reconnoiſſent ces biens, & les mains fauorables
Dont ils ſont deſcoulez, qui, ſans auoir eſgard
Qu'à leur propre bonté, leur en auroient fait part.
Et qu'ils ſe gardent bien, petits Rois de la terre,
De cracher dans le Ciel, & de faire la guerre
Par Dieu meſme, à Dieu meſme, & pour tous ſes guerdons,
Le combattre, outrageux, auec ſes propres dons.
C'eſt à dire employer leur force & leur courage,
A deſtruire ſon peuple, & ſon plus ſaint ouurage,
Celuy ſeul, pour lequel tout le reſte il a fait,
De ſes perfections l'Image plus parfait.
Qu'ils ſe gardent de croire en leur ame abuſée,
Qu'a tous leurs fiers deſirs ſoit comme propoſée,
Par le vouloir du Ciel, & dés l'Eternité,
Toutte ſorte, à iamais, de toutte impunité.
Que tout leur ſoit loiſible, & qu'ils n'ont de meſure,
Qu'autant que le plaiſir de leur bonne humeur dure:
Que leur pouuoir ſ'eſgale auecque leur vouloir,

Et leur vouloir de meſme auecque leur pouuoir,
Qu'ils portent en leur main les loix & la iuſtice,
Qu'il faut, bon gré, mal gré, que tout y reſſortiſſe,
Bref, qu'il n'eſt d'autres loix, que celle là qu'ils font,
Et n'eſt d'autre pouuoir, que celuy là qu'ils ont.
Que le peuple pourtant en deuoir perſeucre,
Ne ſ'abandonne pas & ne ſe deſeſpere;
Et comme, n'ayant point en terre aucun ſecours,
S'il ne pouuoit auoir au Ciel aucun recours.
Dieu reſſerre les pleurs des ames affligées,
Et touſiours à la fin ſe treuuent bien vangées;
Et n'a pas tout perdu, qui treuue Dieu pour luy,
Sa force regne au Ciel, & Dieu luy ſert d'appuy.
Au deffaut des humains il en prend la tutelle;
Et tout de meſme, il tient les Roys en curatelle,
Eux, qui de leurs ſugets doiuent eſtre tuteurs,
Ils ont par deſſus eux les Cieux pour curateurs.
Dieu donc du peuple eſtant curateur honoraire,
Des autres prend le ſoin, & les regarde faire;
Et bien qu'ils penſent eſtre, en ceſte charge heureux,
Ce qu'ils ſont curateurs, n'eſt qu'à titre onereux.
Dieu leur demande ainſi raiſon particuliere,
Et comme ils ont geré leur curatelle entiere,
Leurs comptes examine, & d'infallibles gets,
Va ſupputant le bien ou le mal des ſugets.
On ne peut impoſer à ſa iuſtice eſtroitte,
Qui voit tout, qui ſçait tout, qui marche touſiours droitte:
On ne peut alleguer vne fauſe couleur,
Et là, faut que tout ſoit de poids & de valeur.
Rien ne ſe paſſe en compte, & là, rien ne ſ'allouë,
Que la raiſon de Dieu premiere ne l'auouë:
Et le plus iuſte adonc eſt le plus fin auſſi,

Car on demande tout, sans faire de mercy.
Mais la grandeur des Roys, & leur haute puissance,
Lors ne leur sert de rien, mais leur porte nuisance :
Et comme ils ont ça bas peché plus grandement,
Ils sont aussi là haut punis plus rudement.
Et leur seulle grandeur est la regle certaine,
Ou de leur recompense, ou de leur iuste peine,
Et c'est la seule loy de la proportion,
De gloire à tout iamais, ou de punition.
La Royauté n'est pas vn iouet de fortune,
Vn fantosme d'honneur, vne scene commune,
Où l'on paroist vn temps, & puis l'on disparoist,
Comme la Lune fait, qui croist & qui descroist.
C'est vne grande charge, & grandement pesante,
Et qui requiert tousiours d'auoir l'ame presente,
Estre bien en cervelle, & tousiours pres de soy,
Plus grand que sa grandeur, pour faire bien le Roy.
Tellement que iadis vn grand Roy de Syrie,
Dist serieusement & non par gausserie,
Que qui scauroit que pese vn Sceptre sur le bras,
Ne voudroit l'amasser, le voyant cheut à bas.
Il faut donc que les Roys se souuiennent d'estre hommes,
De Dieu creés de rien, tout ainsi que nous sommes,
Que des hommes sur eux ils portent les pechez,
Et se sentent des maux dont ils sons entachez,
Et respondent de ceux à qui leur loy commande :
Charge bien perilleuse, & que Dieu leur demande,
Car il n'est nul de nous, qui ne se trouue assez
De respondre empesché de ses gestes passez.
Le Prince déreglé qui de son Sceptre abuse,
Qui, foulant ses sugets, la prouidence accuse,
Demeure apres son vice, & son vice s'esteint,

Mais ſon vice paſſé, du crime il reſte atteint.
Au contraire de luy, du peuple la miſere,
Les cris des affligés, & tout leur vitupere,
S'eſcoulent tout ſoudain, & leur nom precieux,
S'eſcrit dedans la vie au grand liure des Cieux.
Mais ce n'eſt pas raiſon que le peuple murmure,
S'il ne void à ſa porte, auſſi toſt qu'il endure,
De Dieu le fleau vangeur le Prince corriger,
Bien qu'il ſe ſente ainſi longement outrager.
Dieu fait beaucoup ioüer de reſſorts de iuſtice,
Et n'accouple touſiours au crime, le ſupplice,
Il meſnage ſes coups, & laiſſe bien ſouuent
Et l'homme & le peché courir bien loing deuant.
Il attend, il ſe iourne, & long temps diſſimule;
Mais plus le vice auance, & plus il ſe recule,
Et la peine, boiteuſe, & qui part le plus tard,
Le vice & le pecheur attrappe en quelque part.
Dieu ſeul eſt appellé le Dieu ſeul des vangeances,
Luy ſeul prend cette charge, en fait les diligences,
La vangeance s'attend de luy tant ſeulement;
Mais, libre, & Dieu qu'il eſt, il la rend librement.
On ne le force point, ſon tonnerre & ſa foudre
Sont libres comme il eſt, & ne mettent en poudre
Que cela ſeulement qu'il commande à leurs traits,
Et tantoſt les rochers, & tantoſt les foreſts.
Non, ce n'eſt pas pourtant qu'il faille qu'on implore,
Au ſoucy qui, felon, au dedans nous deuore,
Les traits de la tempeſte & de l'ire du Ciel:
Non, non, il ne faut pas nous paiſtre ainſi de fiel,
De rage & de fureur, encontre noſtre Prince;
Que nous enuelopions le ſort de la Prouince,
Au ſort particulier de nos neceſſitez,

Pour tirer la raiſon de nos aduerſitez.
Il faut recourre au Ciel, mais per humbles prieres,
Qu'il modere l'ardeur des paßions trop fieres,
Violences, excez, d'vn Roy deſordonné,
Qui ſuit ſes mouuements d'vn cœur abandonné.
Vn Prince eſtoit iadis hay dans ſa contrée,
Sa prouince ſous luy ſe pleignoit, comme outrée
D'iniures & de torts, de daces & d'impoſts,
Et deſſous luy n'auoit, ny ſoulas, ny repos;
Vn chaſqu'vn blasfemoit contre ſa Tyrannie:
Vne femme ſe treuue en la tourbe infinie,
Qui ſans ceſſe prioit pour la ſanté du Roy.
Ce Prince le ſçachant, luy demanda, pourquoy
De tant de Citoyens qui maudiſſoient ſa teſte,
Elle pour ſa ſanté faiſoit aux Dieux requeſte;
Luy qui ſçauoit aſſés qu'il ne meritoit pas,
Qu'vn d'eust plaindre beaucoup l'heure de ſon treſpas.
Elle luy reſpondit, que de ſa connoiſſance
Pluſieurs Roys auoient eu cette meſme puiſſance,
Mais que touſiours l'vſage auoit bien teſmoigné,
Qu'au changement iamais on n'auoit rien rien gaigné.
Si bien qu'elle prioit la puiſſance Supreſme,
De leur entretenir touſiours ce Prince meſme,
Que l'on voyoit ainſi, ſon mal tout limité,
Mais que le change eſtoit de frayeurs agité.
Qu'ainſi donc les ſugets ſe comportent modeſtes,
Conformants leurs deſirs aux volontez Celeſtes;
Qu'ils prennent de bon gré ce que le Ciel deſpart,
Et n'aillent point chercher autre Prince autre part.
Dieu ſçait ce qu'il nous faut, il voit nos auantures,
Il ſçait nos maux preſents, voit ſes graces futures,
Prend plaiſir de nous voir nos ames poſſeder,

En noſtre patience, & ſes decrets garder.
Et Princes, & ſugets, tout de luy ſeul releue;
Au fourreau quelquefois il reſſerre le glaiue,
Quelquefois il le tire, & le brandiſt au poin,
Frappe peu, mais ſouuent nous menace de loin.
Il fait trembler nos cœurs ſous l'effroy du tonnerre,
Mais il s'en va frapper vne butte de terre;
Le pecheur a la peur, le rocher a le coup,
Et ne fait pas grand mal, mais fait du bruit beaucoup.
Que les Princes ainſi grauent dedans leur ame,
Ce trait qui des rochers le cœur plus dur entame,
Qu'ils fremiſſent au ſon de cette horrible voix,
Qui ne reconnoiſt point les ſugets, ny les Rois.
Qu'ils ſçachent quand & quand, que la meſure expreſſe
Qu'ils auront obſeruée au peuple en ſon oppreſſe,
Tels qu'ils auront eſté par leur comportement,
Qu'ils treuueront au Ciel ſemblable traittement.
Leur bon heur giſt en eux, & le Ciel leur accorde
De leur faire à la fin telle miſericorde,
Qu'ils auront faite aux leurs, & leur faire mercy,
A qui ſera cruel, ſera cruel auſſi.
Dieu ſe porte enuers nous, comme la belle glace
D'vn miroir cryſtalin, aſſis en belle place,
En beau iour oppoſé, qui ſus ſon fond reçoit,
Tous les geſtes que fait celuy là qui s'y voit.
Il ſe conforme à tout, ſous vne eſpece eſgale,
S'il eſt blanc, il eſt blanc, s'il eſt paſle, il eſt paſle,
S'il eſt rouge, de meſme, il eſt noir, s'il eſt noir,
Et tous ſes mouuements viuent preſqu'au miroir.
Le ſemblant animé contre-imite ſes geſtes,
Et paroiſſent dedans tous clairs & manifeſtes,
L'homme, n'eſt pas plus homme, & ſauf qu'il eſt viuant,

L'idole n'eſt pas moins, ſoupple, pront & mouuant.
Dieu de meſme, immobile, immuable, s'oppoſe
A tous nos mouuements, & nonobſtant repoſe,
Mais il reçoit au fond de ſon ſçauoir diuin,
Dans le brillant Cryſtal de ſon profond Deſtin,
Toutes nos actions & toutes nos penſées,
Toutes peintes au vif & toutes bien tracées;
N'en perd pas vn reply, ny le moindre deſtour,
Et paroiſſent dedans ainſi qu'en vn beau iour.
Mais pource que ce fond eſt d'eſſence immortelle,
Comme immortelle auſſi toute ſpirituelle,
Il reçoit par ſus tout les geſtes du dedans,
Et de l'ame & du cœur les mouuements ardents.
Et comme n'eſtant pas de mortelle ſubſtance,
Il les garde touſiours d'eternelle conſtance,
Et nous voit, mais nous voit, ſans onc changer de ſort,
Ou touſiours à la vie, ou touſiours à la mort.
Si, iuſtes, nous auons obſerué la droiture,
La droiture paroiſt deſſous ceſte figure;
Et Dieu nous fait iuſtice, alors que nous auons
Fait iuſtice & droiture, ainſi que nous deuons.
Si nous auons, errants, quitté la droitte ſente,
Cette erreur apparoiſt ſous l'image puiſſante,
Et Dieu nous fait errer aux tenebres là bas,
Par les ombres d'oubly, d'horreur & de treſpas.
Si nous auons aimé la vanité qui trompe,
Et ſuiuy l'eſclat faux & l'ombre de la pompe,
Ce faux luſtre paroiſt ſur ce luiſant Cryſtal,
Et Dieu la nuit nous donne en guiſe de phanal.
Tout entierement, tout, la bonté, la malice,
Et la haine & l'amour, les vertus & le vice,
Tout paroiſt là deſſus, & ſans fard, & ſans art,

Et Dieu

Et Dieu, ſans varier, paroiſt tel de ſa part.
Or tout ce que i'ay dit, ſoit dit à la bonne heure;
Et de tout ce trauail vn grand bien me demeure,
S'il ſert de quelque choſe; & ſ'il ne ſert de rien,
Pour le moins i'ay voulu contribuer du mien;
Ma volonté me paye: Or dans ma conſcience,
Ie n'offenſe perſonne, & toute ma ſcience
Ne regarde qu'au bien, qu'à l'honneur, qu'au deuoir,
C'eſt l'objet ſeulement que mes yeux veulent voir;
Le deuoir & l'honneur, c'eſt où mes vœux conſpirent,
Et ſeulement vers eux tous mes efforts aſpirent.
Vne choſe ſans ordre, & ſans regle, & ſans loix,
Me ſemble vn corps ſans ame; & tout ainſi qu'vn bois,
Que l'on voit deſpoüillé de ſa belle verdure,
Qui tous les ans en fait hommage à la froidure,
Ne vit que les eſtez, & puis tous les hyuers
Luy retondent l'honneur de ſes beaux cheueux vers.
Or tout ce que i'ay dit, ie crains bien qu'il ne paſſe,
Sans profiter beaucoup, car ma voix eſt trop baſſe,
Mon poumon eſt trop foible, à peine l'on m'entend,
Et ſi deſſous ma voix mon organe ſ'eſtend,
Tant que ie peux ie crie, & croy que mes parolles,
Nonobſtant tous mes cris, tombent foibles & molles,
Et crain bien qu'on en face ainſi que des Cyprés,
L'ornement des iardins; cent fois on paſſe auprés,
On les voit eſleués en belle Pyramide,
En droitte eſguille ainſi que leur tige les guide,
Bien forts & bien touffus, agreables à lœil,
Qui pouſſent, fraiz & beaux, leur perruque au Soleil;
Mais quand on a loüé ce Cyprés, dont la teſte
Paſſe dedans la nuë, & va voir la tempeſte,
On ſ'en retourne à vuide, & iamais à foiſon

Cet arbre, de ſon fruit, n'enrichiſt la maiſon.
Et c'eſt peut eſtre tout ce que i'en dois attendre,
Peut eſtre vn petit los, d'vn courage, plus tendre
Que ces plus fiers eſprits, & qui ne font eſtat
Que de meſpriſer tout, & d'en faire vn esbat.
Ainſi ie crains, qu'apres quelque peu, de loüange,
Qui mon eſcrit du blaſme & du meſpris reuange,
Si loüange pourtant ie puis en meriter,
On n'en remporte rien venant à me quitter.
Ainſi qu'vn qui tenant, de cordes bien tendues,
Aux charmes de ſon Luth, nos oreilles penduës,
A meſure qu'il joüe, à l'air de ce doux bruit,
Va rauiſſant nos cœurs, mais ne fait aucun fruit.
Eſcoute moy, ma France, o mere charitable,
Eſcoute les accents de ma voix lamentable,
Songe à ce que i'ay dit, pren garde à mes diſcours,
Et taſche à ton pouuoir de t'en ſeruir touſiours.
Mais pource que, de toy, tu n'es rien qu'vne idée,
Qu'on ne peut rendre ainſi la choſe decidée
Auec toy ſeulement, n'eſtant de toy, ſinon
Qu'vn eſtre imaginaire, vn honorable nom,
Vn nom repreſenté par tout le peuple enſemble,
Sauué par l'vnion qui ferme le raſſemble;
Qu'vn Chef eſt ſur ce peuple, & le corps ne pouuant
Rien faire ſans ſon Chef, comme premier mouuant:
Il faut donc s'adreſſer à ce premier mobile,
Puiſque, ſeule, tu n'es qu'vne image debile,
Au Chef te gouuernant, à tes ſages Rectеurs,
Qui du bon-heur des tiens ſont les premiers auteurs.
Vous donc, mon Prince aimé, ſainct Herme de la France,
Aſtre de ſon bon-heur, & de ſa deliurance,
C'eſt vous que mes diſcours regardent le premier,
C'eſt vous que mes diſcours regardent le dernier;

Ouy, car c'eſt vous tout ſeul, & les autres en ſuitte,
Et ſeul de nos deſtins vous auez la conduitte,
Vous ſeul, ou par ſus tous & principalement,
Mais tellement ainſi, que c'eſt vniquement.
Puis donques que c'eſt vous, & que c'eſt voſtre teſte
Que principalement menace la tempeſte,
Qui hait toute Grandeur, & ne frappe iamais
Les plus humbles valons, mais les plus hauts ſommets:
Eſcoutés moy, mon Prince, encor que voſtre oreille
Ait aſſez, prez de ſoy, qui touſiours la conſeille;
Aupres de qui, l'accent & les airs de ma voix,
Ne ſemblent que le ſon d'vn Echo dans les bois.
Mais voſtre bon conſeil ne deſtruit pas le noſtre,
Et le noſtre non plus n'empeſche pas le voſtre;
Car ſ'il eſt trouué bon, il le faut ramaſſer,
S'il eſt iugé mauuais, ne faut que le laiſſer.
Mais ſi part-il d'vn cœur & deuot, & fidelle;
Qui cheriſt ſon deuoir d'vne amour naturelle,
Et qui haït le deſordre, & tous ces fiers boüillons
Qui naiſſent au cerueau de ces eſprits broüillons.
Mais quoy? l'intention, encor qu'elle ſoit droite,
Se treuuant engagée en vne ſente eſtroite,
D'vn conſeil eſpineux qu'elle quitte à regret,
Souuent ſe change, & paſſe en vn zele indiſcret.
Si donc dedans mes vers quelque choſe ſe treuue,
Que l'Egliſe, ou l'Eſtat, ou la raiſon n'appreuue,
Ie veux m'eſtre meſpris en mes rauiſſements,
Mais ie ne puis ceder qu'à plus forts arguments.
Et quoy? veux-ie qu'auſſi voſtre oreille m'eſcoute?
Vous aués voſtre Pere, & n'en ſuis pas en doute,
Qui ſans ceſſe vous parle, & de plus grand' vigueur,
Mais parle de penſée à l'oreille du cœur.

Ouy, ce grand Prince parle, & parle à vous, o Sire,
Et que vous l'escoutiez plus que moy, ie desire :
Il parle à vous, mais plus qu'il ne faisoit iadis,
En sa mort, en sa vie, en ses faits, en ses dits.
Pour vous, tout est mystere, & pour vous, est Oracle,
Pour vous, tout est prodige, & pour vous, est miracle;
Et tout, est tout pour vous, c'est vn grand liure ouuert,
Où toute sa doctrine est toute à descouuert.
Si par fois vous bronchés à quelque haut passage,
Qui soit enuelopé sous vn mystique ombrage,
Vous auez prez de vous des truchemens assez,
Interpretes experts de ses gestes passez.
Vous auez par sur tout la Reine vostre Mere,
Qui vous sert toute seule, & de Mere, & de Pere,
Exerce vn double office; &, son sexe oubliant,
Est moins Reine que Roy, tous les deux alliant.
En outre vous auez, comme vn petit Achile,
Vostre sage Phœnix, mais plus que l'autre habile;
Et comme Agamemnon, auez vostre N'estor,
Mais le vostre de mesme, est plus facond encor.
Car ce que nous sçauons des premiers, n'est que fable,
Mais nous voyons icy l'histoire veritable,
Et different autant entre eux d'authorité,
De merite & d'honneur, qu'ils font de verité.
Or apres eux, penser, d'audace temeraire,
Vous donner vn precepte, vn conseil salutaire;
C'est ainsi qu'vn Pinçon, qui voudroit s'ingerer
D'apprendre aux Rossignols, à sçauoir moderer
Et gouuerner leur voix, pour former leurs cantiques,
Eux, qui ne manquent point de maistres domestiques,
Leurs peres bien appris, qui passent iour & nuit,
Le boccage animant, en vn si doux desduit.

Donque puiſque par eux i'ay la bouche fermée,
Et que par eux voſtre ame à l'honneur eſt formée;
Ie ne diray qu'vn mot, mais auquel ſont compris,
Tous les diſcours qu'on voit eſpars dans les eſcrits:
C'eſt le mot que Porus diſt au grand Alexandre;
Alexandre courtois, en ſ'offrant de luy rendre
Tout traittement requis, & luy faiſant l'oſtroy,
Luy demanda, comment, il reſpondit, en Roy.
Or puis qu'on fait eſtat par ſus tout, du principe,
Pource que, tel qu'il eſt, l'iſſuë en participe,
Et qu'on dedie auſſi les premices aux Cieux,
Et que vous commencez voſtre cours en ces lieux,
Conſacrez vous à Dieu de toute voſtre eſtude,
Et ſur tout, enuers luy fuyez l'ingratitude;
Le ſeruir ſeulement, ſoit voſtre vnique obiet,
Mais le ſeruir, en Roy, comme digne ſuiet.
Qui dit, en Roy, dit tout, ma leçon eſt finie;
Qui rend l'ame d'vn Prince & ſa terre benie:
Mais lors, en Roy, le Roy ſert Dieu bien dignement,
S'il fait ce que peut faire vn Roy tant ſeulement:
Toute œuure grande, & noble, & ſage, & iuſte, & forte,
Qui le ſalut en ſoy de tout ſon peuple emporte;
Chaque ſienne action regarde ſon deuoir,
Et qu'elle ſe balance au poids de ſon pouuoir:
Que ſon peuple, apres Dieu, de luy tout ſeul dépende,
Vne main le gouuerne, & l'autre le deffende,
Comme Dieu tutelaire & ſon Sauueur humain,
C'eſt là ſeruir, en Roy, ſon Seigneur Souuerain.
Et vous qui gouuernez cette barque flottante,
Que l'œil public regarde, & ſur qui noſtre attente
Iette de ſon bon-heur le plus proche recours,
Eſcoutez moy, grand' Reine, & gouſtez mon diſcours.

C'eſt à vous qu'eſt commiſe, à voſtre main heureuſe,
La charge entierement de la France peureuſe,
Peureuſe, dy-ie, helas ! qui n'agueres leuoit
Sa teſte iuſqu'au Ciel, & les aſtres brauoit.
Mais à qui donne t'on la guide de la flotte,
Qu'au plus braue Patron, & qu'au plus grand Pilotte?
Ainſi c'eſtoit à vous, contre le coup de l'eau,
Qu'on deuoit aſſigner la charge du vaiſſeau.
Où pouuoit on treuuer vne ame mieux formée,
Plus reſoluë, & mieux contre le Sort armée,
Retenuë à promettre, & conſtante à tenir,
Qui deſſus le paſſé iuge mieux l'aduenir,
Qui tienne mieux ſon rang, & qui deſſus ſa face,
Porte vne majeſté que ſa grandeur efface;
Logeant dedans ſes yeux les mouuements du cœur,
Qui ſe rend de la Cour & du monde vainqueur:
Où pouuoit on treuuer vne ame ſi parfaitte?
C'eſtoit fait que de nous, ſi le Ciel ne l'euſt faitte,
Pour vn ſi haut exploit, deſtinant la garder
Au vaiſſeau des François, à fin de le guider.
C'eſt donque elle, que Dieu, laſſé de nos miſeres,
Pour nous remettre au train des fortunes proſperes,
A deſtinée au Ciel d'irreuocable loy,
La tutrice ça bas, du Royaume, & du Roy.
Eſcoutez moy grand' Reine; & mon humble parole,
Dont de tout mon pouuoir voſtre dueil ie conſole,
Prenez en bonne part, excuſant mes deffauts,
Si le vouloir ſuffiſt en des ſugets ſi hauts.
Madame, il m'eſt aduis d'vn tranſport de merueille,
Que quelqu'vn me commande, & me dit à l'oreille,
Que ſans ceſſe ie crie, & que i'aye à pouſſer
Vne voix, qui iamais ne vienne à ſe laſſer:

Meſme que ie la r'enfle, & que ie la remonte
Au ton d'vne trompette, & que ma voix la donte.
Et ſans ceſſe criant, que ceſte voix d'acier
Briſe, retentiſſant, le traiſtre glaiue & fier,
Qui menace des Roys la trame venerable,
Et de trancher ſon fil d'vn fer impitoyable.
Mais quoy, que fai-ie, helas! veux-ie renoueler
Ma playe & ma douleur, qui ſ'ouurent d'en parler?
Impoſe toy ſilence, o mon ardeur boüillante,
Tu n'es plus au combat, ne ſois point ſi vaillante,
Tu te bas à ton ombre, & t'eſcrimes au vent,
Et n'as tu pas aſſez combattu cy deuant!
Madame, cependant ie repute à grand' grace,
Que Dieu ſe ſoit ſeruy de ma plume ſi baſſe,
De mon ſtyle ſi foible, & de mon humble vers,
Et que ie contribuë au bien de l'Vniuers,
En taſchant d'eſclarcir ceſte matiere obſcure:
Et que, comme iadis au monceau de Mercure,
Chacun pouuoit ietter vne pierre à ſon tour,
A fin d'accroiſtre ainſi le monceau chaſque iour,
Et quelle qu'elle fuſt, ſans plus grand artifice;
A mon pouuoir ie veinſſe aider à l'edifice,
Du plus noble, & plus grand, & plus digne deuoir,
Sçauoir celuy qu'on porte au ſouuerain pouuoir.
Et voyant tous les iours allencontre animée,
Contre ce ſaint deuoir de rage enuenimée,
Vne ſanglante ligue, & de couſteaux pointus,
Et de plumes de fer, meurtrieres des vertus,
Eſſayant de l'abattre & d'atterrer ſa gloire,
Contre luy coniurez & contre ſa memoire,
Et de tous leurs efforts ſappant ſes fondements,
Traiſtreuſement meſlant les coups aux arguments;

I'ay creu, deuot ſuget, par vn deuoir contraire,
Sans pourtant encourir blaſme de temeraire,
Que i'eſtois obligé d'eſtayer ſa paroy,
Aidant à mon poßible au bon-heur de mon Roy.
Que i'y deuois außi faire venir les Muſes,
Cheres filles du Ciel, de qui les loix infuſes
Apprennent le deuoir aux cerueaux preparez,
A fin de reimbarrer ces cerueaux eſgarez.
Et qu'au moins, ie deuois oppoſer plume à plume,
Et raiſon à raiſon, le droit, à la couſtume,
Couſtume depraüée & pure inuaſion,
Qui rempliſt les eſprits de pure illuſion.
En vn embraſement, ſoit priué, ſoit publique,
Le premier venu, ſert, ſon induſtrie applique:
Vn porte vn croc de fer, vn autre porte vn ſeau,
Et l'on ne ſ'enquiert pas qui c'eſt qui porte l'eau.
Or ſans eſtre appellé, ie ſuis venu, Madame,
Pour eſteindre ma part de cette grande flame:
Et ſi l'on ne doit pas m'en ſçauoir mauuais gré,
Car du tout ie me ſuis au public conſacré.
I'y ſuis plongé moy-meſme, & toute ma fortune,
Car l'homme priué pert, en la perte commune;
Et le commun malheur deſſus ſa teſte pend:
Qui peu pert, perdant tout, pert autant qu'vn plus grãd.
Et ſi ie ne ſuis pas du grand & graue nombre,
De ceux qui pres de vous viuent deſſous voſtre ombre,
Ont part à vos conſeils, ſegondent vos progets,
Et font naiſtre auec vous le bien de vos ſugets:
Ne chaut de quelle part l'heur & le bien nous vienne,
Si ce qu'on dit eſt bien, mais faut qu'on le retienne,
Qu'on le paſſe en ſoy-meſme, & que l'on puiſſe ainſi,
L'ayant en ſoy tourné, ſe rendre heureux außi.

Et quoy, ne doit-on pas boire d'vne fontaine,
Qu'on voit dedans sa Cour, d'vne source lointaine
Sa belle onde amener, si le tuyau n'est d'or?
Et quoy, sur son grauois en boit on point encor?
Si ce cry que i'ay fait, Madame, vous contente,
Ie suis recompensé de l'heur de mon attente,
Et d'vn si doux accueil; mais, pourtant, ie voudrois
Qu'auſsi doresnauant il peust seruir aux Rois.
Au reste, i'ay choisi d'escrire en ceste sorte,
Encore que ce soit vne matiere forte,
Et pleine de raisons, & pleine de discours,
Et qui porte auec soy le Destin de nos iours:
Car la pointe du vers touche bien d'auantage,
Qu'en prose ne fait pas la teneur d'vn langage,
Qui comme vn ruisseau coule, où le vers, en torrent,
Va bondissant & fier, toute chose atterrant.
Si donc sous ces raisons vient quelque ame malade,
Qui se laisse gaigner, & que ie persuade,
C'est là ma fin; sinon, ie suis tout resolu,
De croire que pour moy, suffist d'auoir voulu.
Certes de mon conseil ie suis bien responsable,
Sçauoir s'il est vtile, ou s'il est dommageable;
L'effet est hors de moy, c'est d'vn autre element,
Ie n'en suis pas garand, ny de l'euenement:
Car il dépend du Ciel, & de la destinée
Qu'il a d'eternité faitte & determinée,
De rencontre & de cas, & d'accidents puissants,
Qui sont loin par sus nous & nous passent nos sens.
Mais si la qualité fait tort à la substance,
Si l'on croit que le vers trahisse la sentence,
Mesme empesche qu'on croye au discours qu'il contient;
Pour ce que chez les grands communément on tient,

Que ce genre d'eſcrire eſt ſeulement pour plaire,
Qu'on n'en peut pas dreſſer vn miroir exemplaire
Formant à la vertu, que les vers ſont abgets,
Naiz à la flatterie & pour de bas ſugets;
Si tout cela fait tort à ma bonne entrepriſe,
I'en appelle à vous meſme, à vous, ſi bien appriſe
En toute diſcipline, en tant de beaux effets,
Qui vous font vn miracle entre les plus parfaits.
Le Poëte a deux fins qu'aux yeux il ſe propoſe
Telle fois ſeulement les hommes il diſpoſe
Au train de la vertu, leur monſtrant ſous ſon art,
Quelque chemin fâcheux & qui meine à l'eſcart,
Ne ſe ſouciant pas pourueu qu'il leur proffite:
L'autre, plaiſt ſeulement, & ſeulement irrite
Les obgets de leurs ſens, chatoüille leur deſir,
Se contentant, pourueu qu'il leur donne plaiſir.
Mais vn autre plus ſage & plus adroit enſemble,
Le plaiſir au proffit & marie & raſſemble,
Il plaiſt, mais il proffite, il proffite, & ſi plaiſt,
Il enchante l'oreille & l'eſprit il repaiſt.
Et cetuy cy qui meſle & le doux & l'vtile,
Qui les deux embraſſant rempliſt ainſi ſon ſtyle,
Sans debat, par ſur tous merite le haut rang,
Et ſans doute luy ſeul donne dedans le blanc.
C'eſt ce dernier icy qui me tranſporte d'aiſe,
Deſirant que mon vers proffite enſemble & plaiſe,
Qu'il conioigne les deux d'vn doux temperament,
Et ſ'il doit proffiter, qu'il plaiſe eſgalement.
Qu'il plaiſe, c'eſt à vous à le faire, Madame,
Si vous luy départez vn ray de voſtre flamme,
Qui le rende illuſtré de gloire & de bon-heur,
Et tout reſplandiſſant de graces & d'honneur.

Qu'il ſerue, c'eſt d'vn autre, & dépend du malade:
S'il eſt mal diſpoſé, ſi ſon palais eſt fade,
S'il ne peut ſauourer ny gouſter ma raiſon,
Il eſt bien eſloigné d'y treuuer gueriſon;
Car le mal eſt ſouuent plus grand que le remede:
Mais plus que tout encor le tout de Dieu procede,
Parquoy premierement ie le dedie à Dieu,
Segondement à vous, qui me tenez ſon lieu.

FIN.

QVERIMONIA,
SVPER ACERBO
HENRICI MAGNI
funere.

ELEGIACO CARMINE
EXPRESSA.

1610.

CANDIDO LECTORI,

P. NANCELIVS

εὐφημεῖ, καὶ εὖ ἐλπίζειν ὑπομιμνῆσκει.

NEmpè cùm mihi superiùs pertractato argumento, Regium omne negotium funditùs exequutum sit, quáq; datum est, Principalis Potestas tutata, & à Cauillis sophismatisq; aduersarijs vindicata; non alienum iudicaui, etiàm de morte Henrici nostri seorsim quiritari, lacrymásq; meas ipsius, publicis lamentis non inuidere: vt & vniuersæ alicuius ciuitatis planctus, priuati cuiuslibet luctum admittit, neq; verò, quantum est mare, quantulumcûnq; riuulum aspernatur. Quamuis enim illic, funestissimam infandi parricidij occasionem præsumpserim, non tamen, vti aliorsum digrediens, in eo deflendo multus fui, nè quidem data opera casum nostrum ibidem prosequutus sum. Ne tamen culpæ meæ adscribe, si in Tumuli Regij publica consarcinatione, siue in Gallicis, siue in Latinis istis saltem, nullus inueniar; dederam sanè

Latina iſta, mea manu; verùm ea, qui his operis præſunt, Ραψωδοὶ καὶ ἐργοδιώκται, *firma frõte, coràm, compoſitóq; aliquot dies aſſeruata, expunxerunt & ablegauerunt; nec ego quicquam porrò obnixus ſum vel obteſtatus, dedìq; manus lubens. Quo ducti ſpiritu, herclè ne'cio, cùm iſtud quicquid eſt, perlegeris, demùm ipſe videris. Certè,* καὶ μάρτυρα θεὸν εἰς τὸ ψυχὸ μοῦ ἐπικαλῶ, *illorum neminem vnquam, prudens, imprudénſue, quòd ſciam, læſi, ſtrinxiue. Pari proteruia in nonnullos alios, duos tréſue,* ἀναιτίως *itidem, vſi vel potiùs abuſi ſunt, non infimæ notæ nominiſq; viros; quibus annumerari, mihi indecorum, aut inglorium non ſit. Id autem te neſcire nolui, ne fortè cùm iſthæc deeſſe videres, arrogantiæ aut cuipiam temeritati meæ malè verteres, quòd ſcilicet inter reliquos, quaſi gregarios,* πολλοὺς, *vt dicitur, recenſeri, inepto quodam faſtu, reſpuiſſem aut auerſatus eſſem;* ἄπαγε μὴν: *verùm in promptu cauſam habes. Cùm autem ſuperiori opuſculo patria & vernacula lingua vſus ſim, quòd præcipuè noſtrates res ipſa ſpectet, hìc Romanã mutuatus ſum: quia quem omnis ſpiritus laudet & lugeat, iſte noſter dignus eſt. Cùmq; non magis Sole ipſo, cæteris gentibus ignotus ſit, aliquid quod & ad exteras gentes, noſtri, vt fit, ſermonis inſolentes, porrigatur, attexere, modo ipſe boni conſulas, ipſe bonum duxi. Salue & valè.*

QVERIMONIA,
SVPER ACERBO HENRICI MAGNI FVNERE.

NVnc erit, vt pereat generosus pectoris ardor,
Vix, qui virtutem iàm colat, vllus erit.
Ac piget esse bonos frustrà; sed & ipsa, recoctis
Pectoribus, probitas, iàm rea mortis, obest.
Nec nocitura magis tibi res fuit, addite Diuis
Henrice, Henricum sorte sequute pari;
Quàm quòd grandem animum, quòd mascula corda gerebas,
Ménsq;, in robusto corpore, fortis erat.
Isthæc strinxerunt inimicos lumina sensus,
Pectora, quæ crudo liuida felle madent.
Instruitúrq; dolis, & proditione propinqua,
Sors, odij rabies, inuidiæq; furor.
Fidentémq; animi, sibi nec malè conscia corda,
Incustoditum subripiúntq; virum.
Ipsa sibi Pietas timeat, custode remoto,
Integritásq;, sua simplitate nocens.

Sed quid tutamen præſtet, ſi innoxia fallunt
Pectora, nec virtus robore freta ſuo eſt?
Aduerſa vt caueas molimina, viribus æquis
Congreſſus, bellis vt ſuperéſq; tuis:
Fuderis vt fractos, armis potioribus, hoſtes,
Vtq; tibi laurus, Marte, frequenter eat:
Quà poteris fugere Inuidiæ fera tela furentis?
Quáq;, inſtructa tuæ cæca tot arma neci?
Semper in obtentu facili es, ſempérque patebis,
Vt poſſis odijs inſidiíſque premi.
O Superi! quid enim niſi turbida vota refundam?
Hîc me vota licet deſtituántque preces:
O Superi! caſſum recti moderaminis orbem,
Peſſum ſublato cernitis ire Duce?
Securi, quid agat, quò vortat denique, Mundus,
Tædeat vt medicas applicuiſſe manus.
Effera gens, rabidis adeò truculentior vrſis,
Rictibus hinc frendet, dentibus inde petit.
Gallia, nobilior veſtri pars nobilis orbis,
Læſa, trucis fermè concidit vngue Feræ.
Sauciáque ipſa creat tãtum ſibi Gallia Monſtrum,
Educat ínque ſuum, non aliunde, malum.
Vberibus pauit, fouítque amplexa creatum,
Pignora, pignoribus perniciosa ſuis.
Indigenam verò ſtirpem, maiora ſequuta
Sunt mala, & eſt nullis incomitata malis.
Hoſtes, vel minimo ſtudio fugiuntur, aperti,
Quæ ſcis, vt cupias, nota cauere potes:
Quódque timetur, idem facilè vitatur, & vſque
Blanda eſt cordato parta timore quies.
Non itidem poſſis vitare domeſtica damna,
Quíque tibi ſubſunt, quos alis ipſe tibi.

Illorum insidijs, ringas licet, vsque patebis;
Sacráque sacrilegis pectora nuda feres.
O Henrice, piæ vera integritatis imago,
O, quem credulitas perdidit, ausa nimis!
Quantùm erat, vt, prudens, tua tristia fata caueres?
Limina nec ferres, cautus, ad icta pedem?
Non titè accusat Neptunum naufragus, vltrò
Si repetit, quas vix saluus adiuit aquas.
Prò cæcæ mentes! nunquid monitore carebas?
Non tua sat damnis cognita damna tuis?
Decessórque tuus, fato properante necatus,
Sanguine non potuit te monuisse suo?
Alterius sed enim quare te sanguine malim
Admonitum, oblitus sanguinis ipse tui es?
Te Fera tentauit, sæuo te dente momordit,
Te petijt, vitæ est illa minata tuæ.
Et nunquid sacros oris fœdauit honores,
Dente suo, dentes decutiente tuos?
Sic erat assiduus monitor tibi; pellere velles?
Omnia certabant exhibuisse tibi.
Os diducebas, comi sermone locutus,
Oris defectus, ore patente, patent.
Vesceris, accũbens, vbi per stata tempora, iàm sunt
Ora remandendis vix satis apta cibis.
Videris in speculo effigiem, noua plaga subibit,
Et te sublatum parte, videre tibi est.
Conniuens tacuítne pij pia cura Senatus,
Si quæ fortè tibi commoda nata forent?
Aut quondam siluere tui, sacra turba, poëtæ,
Enthei, & afflati numine quísque suo?
An, si qui Regnísque tuis voluere, tibíque,
Non malè, venturi præscia corda, silent?

O benè præſtigijs deluſe, ablate venenis!
Pharmaca ſed pœna pendimus iſta graui.
Adde necis tempus, grauius fit, tempore, fatum;
Déque nouo maius vulnere, vulnus erit.
Feſta coronatis radia bant atria ualuis,
Miſſilibus donis aurea templa crepant.
Pompáque ſolennes Diuorum imitata triumphos,
Cùm verſa redeunt annua ſacra die.
Plebs, proceréſq; ſimul, pubéſq; & tarda ſenectus,
Fœmina iuncta viro, diuite mixtus inops.
Tantáque mellifluas pertentant gaudia, mentes,
Lætitiæ vt plenos ſint habitura dies.
Regia Reginæ, gemmis ac arte corona
Nobilis, impoſita eſt, ſydere tota micat.
Inſtita longa tegit, ſimul oſtro fulget & auro,
Multus cum palla dimicat oris honos.
Regni aderãt Sol, Lunáq;, flãma reuerberat auras,
Alter & alterius lumine, lumen habent.
Vrbi munifico ſic expectata paratu,
Alternant animos ſpéſque, moræque, ſimul.
Porticus, ampla Theatra, pylæ, & quæ plurima cœlo
Pyramis, expectant ſollicitántque diem.
Ecce dies venit, at noſtris nimis inuida fatis,
Illa dies, verùm non venit illa dies.
Nox, ſed tetra ſitu, & tenebris ſquallẽtibus horrẽs,
Nox, ſed nox ſtygio præcipitata lacu.
Inuadit cœlos, terras inuadit, & vſque
Inuadens, nitidos occupat atra dies.
Sic ex præcipiti, molli non ſemita cliuo
Ductilis eſt, noſtras torquet acerba vices.
Deijcit, & ſubitæ caſus imitata ruinæ,
Auguſtum Regni mergit in ima, caput.

Non

Non gradibus, sed nos nec-opino sternere iuuit,
Turbinis impulsu, præcipitésque dedit.
Haúdq; metu, & sensim, creuit via facta doloti,
Ex improuiso sed dedit igne, rogum.
Rex, vbi tunc tua virtutum prudentia lumen,
Solers ingenium tunc vbi, ménsque sagax?
Siccine tentabant animos, tua gaudia, tutos,
Vt non in medio degere Marte putes?
Verùm non per te stetit, ídque impensiùs optes,
Crudáque iàm tumido pectore bella geris.
Est in procinctu, & tractat fera prælia Mauors;
Iámque foris spectans stat, cataphractus equus.
Pone modum pompis, atq; vrge fortiter armos,
Arduus, ínque ferum desiluisse iuuet.
Auspiciísque tuis acies stat, torua, feróxque,
Tota fremit, Martem spirat & vsque tuum.
Sat Scenæ, ludísque datum: victoria pennas
Explicat, & castris incubat vna tuis.
Impatiens, quidni? quarum uis ipsa morarum est,
Iàm pede pulsat humum, frænáq; versat, equus.
Conscende, ô: sed non conscendes, inuida fata,
Fata vetant: linquor, deserit orsa, manus.
Accinctus, necquicquã accingeris, horridus aurea
Casside, necquiquam tantáque tótque facis.
Cur tua non solo feruent præcordia, Marte?
Affatu solito comis an esse potes?
Iàm tua nil aliud debent, quàm bella crepare,
Verba, nihílque aliud quàm fera bella tona.
Et multus circùm miles fremat & strepat, arcens
Si quæ sint tanto Principe digna minùs.
Tot plebis de fæce, balatronésque nefandos,
Queis cordi solùm est, alea, vina, venus.

Téque imprimis, ô, primùm te: ſed bona verba,
Muſa, rogo, horrendum tranſiliamus opus.
Ergò iaces, multùm deflete Henrice, nec vnquàm
Flete ſatis, quamuis vndique fletus eas.
Gallia, ſolue comas, &, fœdos ſquallida vultus,
Pectora plange graui, ſanguinolenta, manu.
Ordine turbato, præpoſterus ordo viciſſim
Succedat, Genium ſic ſequerere tuum.
In te, iura ruunt, ruit alto vertice, Rectum,
Nutat & Imperij fáſque, fidéſque, tui.
O ſcelus, ô diri malè conſcia tempora caſus,
An videt & patitur, qui videt iſta, Deus?
Is, veneranda, manu, Regum qui corda tuetur,
Tàm tetrum quiuit non prohibere nefas?
Non Monſtri manus exaret deuota, reuellens
Hoc ſacrum pignus, depoſitúmq; Dei?
Sub pedibus non terra ſuis immanè dehiſcit?
Non Cœlum, ſtygijs fulmine trudit aquis?
Prò dolor! at caſtum temerauit crimine pectus,
Prodigio & totam conſceleraúit humum.
Ergo iaces, multùm deflete Henrice, nec vnquam
Flete ſatis, quamuis vndiq; fletus eas.
Nec lacrymæ reuocare queunt tua funera, noſtræ,
Quas tamen iſſe frequèns per tua buſta, vides.
Si tibi nil proſunt, at ſunt ſolatia nobis;
Eſt aliquid, luctum poſſe leuare ſuum.
Cor preſſum, lacrymis cupit ex halare dolorem,
Cùm rapido exſuccum ferbuit igne iecur.
At cùm geſtarum tibi, viuax gloria rerum,
Nullius indigeat, ſufficiátq; ſibi:
Non ideò muti torpebimus, artis inertes,
Muneris immunes, officiíq; pij.

Namq; alia, ingrati, qua nos videamur ab æuo,
Effugisse notam, nulla relicta via est.
Sic erit impotturna manus tibi, parce querelis,
Quàm non sit Genijs officiosa tuis.
Non tulit, vt caderet Rex, cùm belli ingruit horror,
Stratus equo, fusus, fossus ab hoste, Deus.
Legitimos quosuis hostes, inimicáq; castra,
Belligera docuit perdomuisse manu.
Ingentéinq; polo clypeum protendit ab alto;
Qui tegeret, constans ex adamante, virum.
Fida fut Regi bello tutela, foríſq;
Plus dedit ast in se iuris habere, domi.
Commisitq; illum sibi, sic, vt plenior vsus,
Se & sua tractandi, liberiorq; foret.
Ante oculósq; viri gelidam porrexit, & ignem,
Alternam, vicibus, tradat vt ille manum.
Sed sua cognatum Integritas incauta, fefellit
Ingenium, cessit consiliúmque dolo.
Oppostæque bonis vicere malæ, artibus artes,
Prodidit & fidum perfida sica virum.
Quicquid id est, nec enim Diuorũ fata retractem,
Quæ nos obscura condita nocte latent:
Maluit ille diù, cœlis, audire Benignus,
Infidis fisus, quod decoítque, suis:
Quàm, Domini, vlteriùs, terris, protendere nomẽ,
Diffisus cunctis, cum reliquísque, sibi.
Acer in ancipiti decertat, Marte, duello?
Gloria, summum ius, omnia summa decent.
Mobile respersit canis sua tempora, tempus?
Laus & amor populi, mitia cuncta decent.
Cuncta sibi in terris parêre coëgerat, illi
Indelibatus vix erat vllus honos.

Cœlum reſtat adhuc, æqua eſt menſura laborum,
Maiorèſq; oculos maxima facta petunt.
Alcidæ ſimilis, fatis imitatus vtríſq;,
Irrequieta dies, nox violenta fuit.
Is multùm vixit, paucos licet egerit annos,
Factis, non annis, nam numerandus erit.
Mors illum à factis, at non diſpexit ab annis,
Factáq; tot cernens, cenſuit eſſe ſuum.
Cruda tamen venit, nondúmq; Henricus Olympo
Tempeſtiuus erat, Galliáq; orba manet.
Compoſitas Francis ſimul vt res vidit, obiuit;
Illis quámq; necem ſuſtulit, ipſe ſubjt.
Mortuus at, nullus non eſt, non totus obiuit,
Plurima virtutis perſtat imago ſuæ.
Foecundæ ſobolis multa vi ſurculus extat,
Qui truncum nobis exhibuiſſe valet.
Nomine, & exemplis, & vultu, patris, iturus
Abſimilem quem non arguat vlla dies.
Igne micant oculi, facies generoſa, verendos
Incutiens motus, fértq; refértq; patrem.
Viuida ſe virtus acuit, iuuenilibus auſis,
Aſſidet & labris, diua Suada, Dei.
Talem, Naturæ, ille Heros, Heroa reliquit,
Hanc Aquilam, hãc Aquilã progeneraſſe, decet.
Vſibus hunc Cœlum voluit ſoboleſcere noſtris,
Noſtri vt pars abſit dimidiata mali.
Ipſum ſe, poſt ſe, ſibi raptus, liquit in auras,
Séq; ſua iuuenem prole, videre iuuat.
O, qui magnanimi patris es modò ſede receptus,
Quìq; ſuum, tibi pat, nate, ſubibis onus:
Patris deceſſu qui ſceptra tueris auita,
Alloquium celſo pectore conde meum.

Magni, Magne patris nate, obliuiſcere nunquam,
Sed tecum reputa fata cruenta patris.
Frigidus, vt caueas ſemper, nobíſq; tibíq;
Hæc neque ſic temnas, quin vereare, mala.
At contrà, noli nimiùm meminiſſe malorum,
Turbida ne tibi ſit vita, & amara quies.
Ne, fuſis latè patriæ pietatis habenis,
In tua commiſſum ſæuiat ira gregem.
Sanguinis effuſi pœnas vt ſanguine poſcas,
Nulla litat Diuis hoſtia grata magis.
Verùm ne titubes, odijs ſuccenſus honeſtis,
Nec patiare iſti ſubdere colla iugo.
Aequora lata patent, imáq; voragine, vortex
Ne cymbam poſſit præcipitare, caue.
Paucis quæſitis, creberrima plura ſuperſtant;
Annulus adiuncto tractus ab orbe, ſubit.
Multi nil quærunt, & quærunt plurima, multi,
Multi, quod nolint, hoc reperere tamen.
Tutiùs eſt igitur, ſopita incendia, merſis
Ignibus, in cineres vel ſepeliſſe ſuos.
At tu ne timeas, pater vt moriatur inultus,
Nullus vt, effuſo ſanguine, ſanguis eat.
Se dabit vltorem Deus: illo vindice, cuius
Vltio præcipuè eſt, ſat pater vltus erit.
Vltus erit, pater vltus erit, tu parce moueri,
Effugienda nec eſt ſontibus, ira Dei.
Iuſtitia illius, curſus imitatur aquarum:
Torrenti ſimilis labitur amne ſuo.
Pronáq;, decliui, nulli at vitabilis, alueo
Fertur, & admiſſum plangit vtrúmq; latus.
Si quando, excurrens, retinetur mole regeſta,
Obice perrupto, quà data porta, ruit.

Sin minùs, excreſcens, proptijs & largior vndis,
Reſtagnat, parua fortè retenta mora.
Explicat hinc ſe ſe, ripam tranſmittit vtrámq;
Luctata, & tumidas non capit agger aquas.
Sic torquens æquam libripens Aſtræa bilancem,
Supplicij penſat, cum grauitate, moram.
Viue age, nate Deo, redeas ſic ſerus, ad Aſtra,
Sic patrium ſidus protegat vſq; tuum.
Sic, glomeratá malis, cumulatáq; Gallia planctu,
Funera, funeribus, cogere plura vetet.
Sed quia fata Deûm flecti, ſpes nulla relicta eſt,
Vtere iàm fatis, vtere, Magne, tuis.
Flecti ſi nunquam poſſunt, flectamur at ipſi,
Fors eadem cunctos irreuoluta manet.
Verùm magna tui mundo reſtabit imago,
Et monumenta tuum grandia nomen habet.
Magni menſurámq; tui cognominis exples,
Neutrum vt neutrius fraude, laboret opus.
Ne ſtruite immanes, lapicidæ, marmore, moles,
Artificíq; cadant cæla parata manu.
Serras & radios deponite, cuncta ſupellex
Iſthinc abſit, & ars veſtra, faceſſat iners.
Inſtrumenta oculis hæc ſunt ſolùm apta morandis,
Vnde tamen mens eſt erudienda minùs.
Ecce ſibi, viuus, viuum erexiſſe ſepulchrum,
Henricus gaudet, par referendo pari;
Immortale, ſibi immortali, Coelitùs omnem
Inſpirante animam, quæ venit aura Deo.
Tot ſibi facta manu, ingenio tot facta ſagaci,
Quorum ſat mundo dicta fama volat:
Illa ſui veriſſima ſunt monumenta laboris,
Hunc animis referunt, certiùs ære, pijs.

Hoc monumentum, homini cuiuis insignitus extat,
Illi si duce sunt plurima gesta Deo.
Vana quidem laudis spes est, vanissima vitæ,
Marmor & æs, vt quæ sensibus ipsa carent.
Pectoribus, nostrum decet instaurare sepulchrum,
Et titulos viuis indigitare notis.
Et tituli, & monumenta, magis sint cara futura,
Vel quantùm viuus, marmore præstat, homo.
Quotquot sunt homines, totidem monumenta su-
Et tituli rumor quolibet ore patet. (persunt,
Hîc iacet Henricus, dictus, de nomine, quartus,
Qui clypeus Gallis, nec minùs ensis erat.
Ne quis at inuideat nostræ pia busta Camœnæ,
Nulla est in tanto Principe, grata nimis.
Est ille Inuidiam suprà, liuore fatente,
Cuius laus præter nubila celsa volat.
Inuidiæ id demùm moris spectatur, in omnes,
Quorum virtutes, lurida felle, videt.
Illam restinguit præcellens fulgure virtus,
Dissipat & quantas struxerat illa faces.
Sed quæ, vulgari, virtus non altior extat,
Inuidiæ motus excitat illa feros.
Vt qui progreditur medio Sol flammeus axe,
Dispellit nubes, altus & vrget aquas.
At matutino, tepidus, cùm surgit Eoo,
Haurit id, vnde solet turbidus ire dies.
Henrico cedunt grati, plaudúntq; volentes,
Si quos perstringit lucida fama viros.
Laudibus at quisquam, nec vel se iudice, certet;
Mundi igitur, mundo iudice, primus erit.
Henrici quacúnq; ergo spargamus honores,
Nec, mea vox, inter, quantulacúnq; tace.

Quandoquidem non fama ſuo fraudabitur vſu,
Imbuet at mentes, noſtra trophæa iuuans.
Intuitus namque, vt non hoſtica caſtra ferebant,
Illis nec functi eſt fama ferenda viri.
Deniq; vix nobis, homo, creditus ille fuiſſet,
Ni ſuprema eſſet ſorte repertus, homo.
Sícq; Deum factis, fatis hominémq; profeſſus,
Exuit inde homines, induit ecce Deos.
Quòq; lubens careat, mortali ſanguine caſſus,
Aeternis penſat fata reſecta, bonis.
Sed quæ tanta mei me, amens obliuio, cepit,
Quòq; minùs noto, læuus, in orbe vagor?
Verſibus vt tentem tanti pręconia Regis,
Non ornare quidem, verùm onerare, meis?
Omnem qui excedit latè omnis laudis honorem,
Omnia qui ſe nunc inferiora videt.
Is, quem nemo vnquam poſſit celebrare, loquẽdo,
Sed vel mirari nemo, tacendo, ſatis.
Accipe, quòdq; facis, ſuperatis arduus Aſtris,
Debita pro magnis maxima fata tuis.
Linque, quod & facis, ô, ſpolijs exutus in auras,
Iſthæc vel meritis Regna minora tuis.
Solo at fine poteſt laudari vita, nec antè;
Solo laudatur veſpere, pulſa dies:
Sic liquet acta tibi per tot miracula, vita;
Quæ tua fata, Deos, impete raptus, adis.

Newberry Library, Chicago